

ROSA

LA ROSE



2017-2018



**ROSA LA ROSE**  
**Volume XVIII, Spring 2018**  
**Northwestern University**  
**Department of French and Italian**

**Table / Indice**

<b>Sophie Rodosky</b> <i>Le Pouvoir des Petites Choses</i>	3
<b>Iris Dew</b> <i>Dans le froid cinglant du matin</i>	5
<b>Megan Angell</b> <i>Alba</i>	6
<b>Carlin Henikoff</b> <i>Aventures du petit matin</i>	7
<b>Matthew Threadgill,</b>	
<b>Mary Katherine Henry,</b>	
<b>and Luke Liu</b> <i>Dialogo all'imperativo fra amanti</i>	8
<b>Michelle Siqi Zhou</b> <i>Être ou avoir. Comment dire ?</i>	9
<b>Marco Laudati</b> <i>Quando l'Italia ha vinto la Coppa Mondiale</i>	10
<b>Rowan Cusack Miller</b> <i>Mon Déménagement</i>	12-13
<b>Isabella Ko</b> « <i>Un cri</i> »	14
<b>Emma Evans</b> <i>Les pauvres perdus dans la société américaine</i>	16-17
<b>Louis Hennet</b> <i>Notre vie de uns et de zéros</i>	18-19
<b>Nora Maxwell</b> <i>Il fait de plus en plus chaud</i>	20-21
<b>Alanna Ramquist</b> <i>Il y a plus que la pizza à Chicago...</i>	22-23
<b>Madina Jenks</b> <i>La Pièce Courbée</i>	24-26
<b>Marisa Hattler</b> <i>Peur et Détermination : Une Existence Symbiotique</i>	27
<b>Nora Maxwell</b> « <i>La beauté de ce jour</i> »	28-29
<b>Jack Hume</b> <i>Ma grand-mère, une pianiste, à travers les yeux de ma mère</i>	31
<b>Sidney I. Thomas</b> <i>Ma mère</i>	32
<b>Sydney Summerlin</b> <i>Un changement</i>	34-35
<b>Leslie Liu</b> <i>L'amour, malgré tout</i>	36-39
<b>Marisa Hattler</b> <i>La Perspective d'une Jeune Fille Prudente</i>	40-42
<b>Blake Scott</b> <i>Giorno</i>	43
<b>Jake Holland</b> <i>LA JOURNÉE</i>	44-45
<b>Sydney Summerlin</b> <i>Qui es-tu ?</i>	46-47
<b>Madina Jenks</b> <i>Le Cyber-Amour</i>	48-51
<b>Max Weidell</b> <i>L'undici settembre</i>	52
<b>Wyatt Cook</b> <i>L'undici settembre</i>	53
<b>Nora Maxwell</b> <i>La journée se déroule</i>	54
<b>Asuka Kosugi</b> <i>À l'Arc de Triomphe</i>	56-57
<b>Ike Sears</b> <i>Se Perdre dans le Grand Canyon</i>	58-59
<b>Alex Krauska</b> <i>Mediterraneo</i>	60-61
<b>Lily Himmelman</b> <i>L'Inde</i>	62-63
<b>Michelle Siqi Zhou</b> <i>Une étudiante étrangère</i>	64-66
<b>Alanna Ramquist</b> <i>Le milk-shake de la lune</i>	67

**Photo / Arte**

<b>Jerry Joo</b> <i>Sans titre</i>	Front
<b>Aleah Matthews-Runner</b> <i>Sans titre</i>	Back



## **Le Pouvoir des Petites Choses**

Un café serré entre les mains froides, une tasse tenue au-dessus d'une ville vivante, brillante, compliquée, un café qui dégage un parfum de réconfort dans un matin gris et désespéré.

Le premier croissant de la journée, une bouchée de soleil, une explosion de beurre, de sucre, de pâte dorée, un moment éthéré et éphémère, le meilleur moment, un moment de retrait.

Un sourire donné à un homme inconnu sur le trottoir, un beau lien humain, un petit souhait lancé dans une foule de piétons, dans un océan de visages vides, un petit morceau de joie.

Le son d'un stylo sur le papier, l'espoir des mots qui coulent, le stylo qui suit le rythme du cœur, le papier qui est un refuge, la fuite d'une maison oppressive, d'une terre fatigante.

L'immensité de la mer, l'air salé, l'émerveillement des vagues qui attaquent le rivage, les rires des enfants, l'humilité d'être si petit face à cette infinité bleue, à cette beauté constante.

Les photographies gardées pour toujours dans la tête, les souvenirs simples, banals, inoubliables, les moments qui deviendront essentiels, vitaux, centraux tout au long de la vie.

Le pouvoir des petites choses dans un monde fragmenté, un monde assombri par des âmes haineuses, un monde perdu et plein de colère irrépressible, le pouvoir de ces moments joyeux, brefs, doux.

**Sophie Rodosky / Marie-Thérèse Pent**

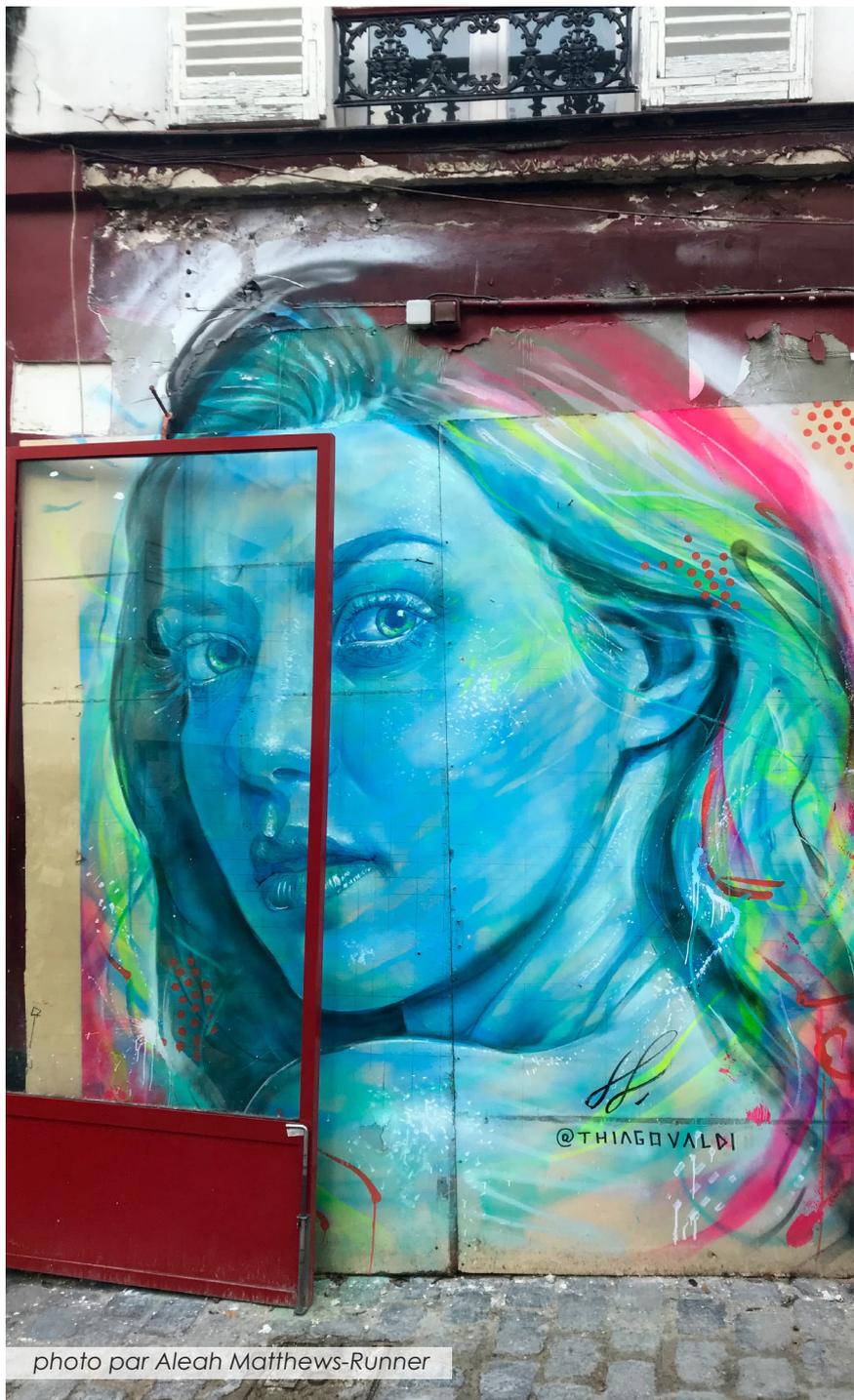


photo par Aleah Matthews-Runner

## Dans le froid cinglant du matin

Dans le froid cinglant du matin, les draps familiers protègent du monde chaotique. Il reste quelques heures avant de voir se dérouler un emploi du temps plein à craquer, une série de cours et de réunions, qui s'allongent plus en avant dans le temps. Une décision abrupte et délibérée, de se lancer dans le monde froid qui exige qu'on reconnaisse les triomphes et les échecs, les interactions entre les êtres humains imparfaits. Armé d'une détermination de protéger ce qu'on considère comme un rituel sacré, on s'élance dans la rue vide et couverte de rosée, pas menaçante mais rafraîchissante, encore touchée par personne. Marchant dans une solitude amicale, on ressent de la paix en contemplant les espoirs et les peurs qu'on ne partage avec personne après que la lumière du jour est arrivée.

En poussant les portes du gymnase, on entend seulement les efforts physiques des peu de personnes qu'il y a là avant nous. C'est la beauté d'un défi qu'on se donne à soi-même : de repousser les limites physiques et la force mentale, de gagner la force qu'on n'avait pas avant. On célèbre les fonctions humaines : les poumons qui se remplissent d'oxygène, la transpiration d'un corps qui est devenu plus résistant qu'on ne pouvait imaginer. Un exercice de discipline, mais un refuge pour l'esprit. C'est une réunion avec soi-même, comme l'expérience d'avoir atteint le sommet d'une montagne, à la fois épuisé et satisfait d'avoir relevé les défis qu'on a déjà surmontés.

On doit retourner dans la rue encore, dans un monde maintenant illuminé, mais un peu moins frais, un peu moins enivrant. On apprécie l'air et le calme, la sensation humaine, encore, de marcher. Peu importe ce qui arrivera pendant la journée, on a vécu cette partie du jour simple mais sacrée, pendant laquelle il ne faut pas se dépêcher ni se soucier de rien, une petite victoire qui a réchauffé le monde glaçant du matin.

**Iris Dew / Marie-Thérèse Pent**

## **Alba**

La ragazza si sveglia improvvisamente e si chiede perché si sia svegliata. Non ha sentito nessun rumore; tutto è silenzioso. Ma qualcosa, da qualche parte, è cambiata. Si alza lentamente, si veste in modo semplice ma elegante e esce di casa. Quando cammina verso il lago, vede che i primi raggi del sole appaiono, un poco alla volta. Il cielo è blu scuro e grigio chiaro e giallo allo stesso tempo. Sembra che in quell'attimo il mondo si divida in due: la notte e la mattina, il buio e la luce, la fine e l'inizio.

Al lago, i raggi rischiarano le onde e l'acqua comincia a brillare, riflettendo e amplificando la luce. Il lago è quasi giallo. Vede le increspature e pensa che crescano, ma no forse è tutta un'illusione. In quel momento, sembra che tutto sia possibile; si può avere qualsiasi forma oppure fare qualsiasi cosa. La luce è appena sufficiente per esistere, ma non abbastanza per mostrare tutto. Quei momenti, le prime luci, sono i suoi preferiti, particolarmente quando lei è da sola, sola con i suoi pensieri.

E poi, improvvisamente, il sole arancione sorge sopra le onde. Benché sappia ovviamente che l'alba è inevitabile, la ragazza è sorpresa--l'ambiente cambia così velocemente. Gli uccelli cinguettano di più e il cielo si riempie con i colori e l'anima della terra si ravviva. Il rosso, il giallo e l'azzurro si mischiano come la vernice su una tela. Gradualmente, l'azzurro vince e l'alba è finita; adesso è la mattina. Il periodo del dolce silenzio è passato. La ragazza solleva gli occhi al cielo e si allontana dal lago, nello stesso modo in cui è arrivata.

**Megan Angell / Paola Morgavi**

## **Aventures du petit matin**

Depuis mon enfance, les aventures se passent toujours le matin dans notre famille. Quand j'étais plus jeune, ces aventures me surprenaient toujours. Maintenant, il y a beaucoup moins de variétés, mais la tradition reste toutefois présente.

Je me souviens d'aventures de randonnée, une torche à la main, escaladant la montagne pour contempler le lever de soleil de l'autre côté.

Je me souviens de conversations dans la cuisine qu'on faisait en chuchotant; parlant à voix basse pour ne pas déranger le monde paisible et endormi.

Je me souviens de cours de français à 7h du matin, avant de partir ensuite pour l'école.

Je me souviens d'être partie sur les chemins à bicyclette, sur lesquels on parvenait à parcourir cent bornes avant 9h du matin.

Je me souviens de voyages en train, émerveillée de découvrir des centaines de kilomètres de terre précédemment non-parcourus avant que la nuit tombe.

Je me souviens de ma famille réunie autour de la table, chacun occupé à accomplir leurs tâches respectives: mon père son courriel, ma mère son livre, moi mes devoirs, mon frère son dessin.

Le "petit matin", un monde se déroulant intégralement au préalable du réveil de la société, est un moment magique, soigneusement chéri. À cette heure-là, on ne s'attend à rien venant de nous. Il n'y a aucun emploi du temps dicté par les autres. Il n'y a aucun stress. On est libre de vivre. Si par hasard on utilise notre temps de manière productive, au moment où le reste du monde se lève, nous avons alors déjà une longueur d'avance dans la course de la journée.

Le "petit matin" est un moment très sacré. Il n'est pas encore tâché d'imperfections que la journée amène. Personne ne s'est encore disputé. Personne ne s'est encore blessé. Personne n'a échoué. Rien ne s'est encore passé pour l'instant. La page est blanche. On peut en faire ce que l'on désire.

## **Dialogo all'imperativo fra amanti**

LEI: Angelo mio?

LUI: Sì, cuore mio, cosa posso fare per te?

LEI: Tesoro, fai la spesa, luce dei miei occhi.

LUI: Ma tesoro, non voglio. Falla tu!

LEI: Ascoltami, caro mio, non fai mai niente.

LUI: Sono occupato, cara mia tartarughetta.

LEI: Sempre occupati, a far che?

LUI: C'è la partita.

LEI: La partita? Uffa! Su! Alzati una buona volta!

LUI: Non mi dire cosa fare! Non rompere!

LEI: Mi fa male la testa. Per l'ultima volta, aiutami!

LUI: Ah, mi dispiace, non lo sapevo. Ci vado subito.

LEI: Grazie, miccino mio. Baciami. E comprami l'aspirina.

LUI: Torno in un lampo. Sentiti meglio.

LEI: Grazie, amore mio. Torna subito, non farmi soffrire!

**Matthew Threadgill, Mary Katherine Henry, Luke Liu  
/ Tom Simpson**

## Être ou avoir. Comment dire ?

Être, ne plus être. Je suis une adulte, je ne suis plus un enfant, n'existe plus en tant que petite personne naïve et vulnérable, je me suis aperçue du monde complexe, je me suis perdue de temps en temps en cherchant ma propre identité. Je suis dans le monde des adultes (même mes parents n'y croient pas), mon enfance s'est éteinte (mais peut-être, elle fait toujours partie de mon identité, de mon histoire).

Avoir. Moi, j'ai mis fin à mon enfance, j'ai terminé ma joie enfantine et mon innocence (mais est-ce qu'il faut le faire en tant qu'adulte ou la joie enfantine pourrait-elle rester dans nos vies ?), pour l'instant, j'ai dit << au revoir...>> à mon enfance, j'ai grandi, j'ai décidé de devenir plus mûre et plus sérieuse, bien qu'elle soit là sous mes yeux.

Avoir encore, ou ne plus avoir : je n'ai plus mon enfance, j'ai perdu mon enfance (en 1998, un petit nouveau-né devenu Michelle Zhou, j'avais gagné une enfance extraordinaire.)

Réconciliation à la fin de mon enfance d'être et avoir : avoir été. Mon enfance a été. Elle est dans le passé. Mon enfance était. Il faut s'habituer à ce << était >>, parce que selon moi, l'enfance est imparfaite et il est impossible d'y retourner. Les idées folles et l'imagination ? Passé. Les petites histoires racontées par ma mère avant de m'endormir, les amis imaginaires ? Passé. L'intrépidité, la volonté d'essayer des nouvelles choses ? Passé, passé. Les bruits que j'ai faits en tant que bébé, les jeux de cache-cache, les poupées Barbie ? Passé, passé, passé.

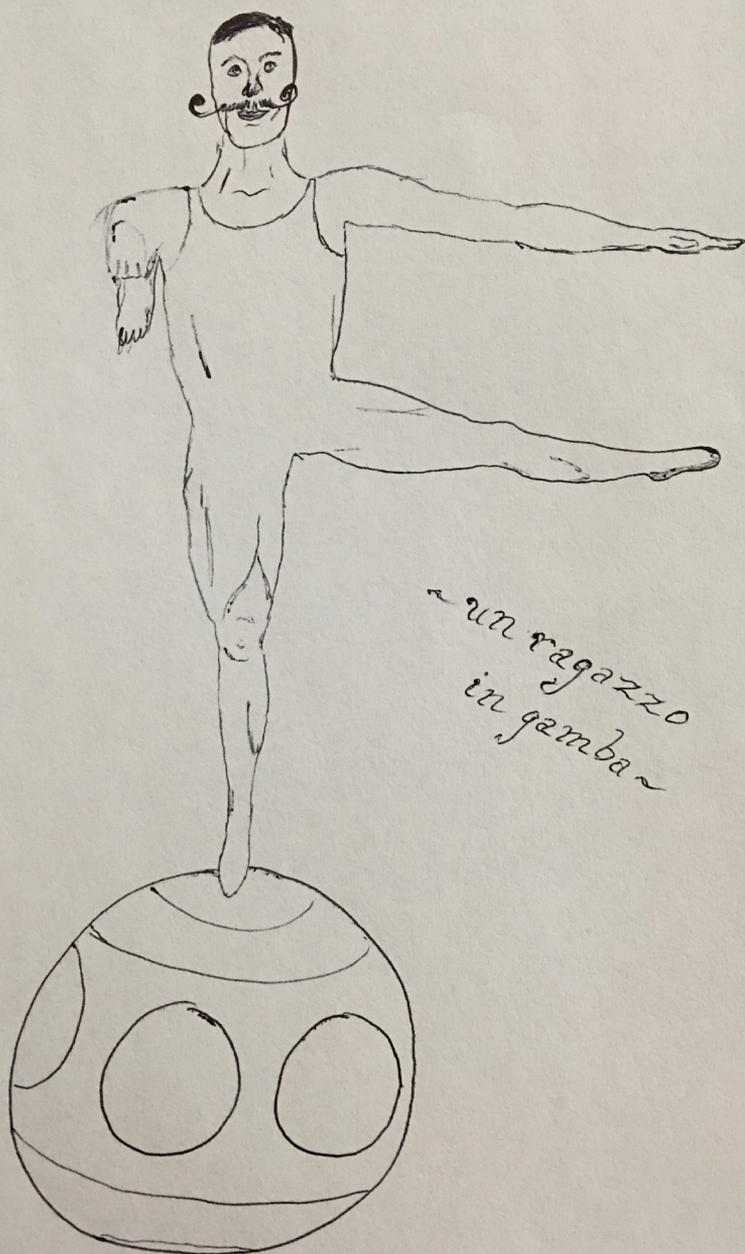
**Michelle Siqi Zhou / Marie-Thérèse Pent**

## **Quando l'Italia ha vinto la Coppa Mondiale**

Ricordo la partita della Coppa del Mondo 2006, quando l'Italia ha vinto il campionato del mondo contro la Francia e il miglio giocatore francese, Zidane. Guardavo la partita a Chicago in un ristorante con gli amici di famiglia. Eravamo nervosa perché eravamo grandi tifosi della squadra italiana. Ricordo ancora tutti della squadra, con il portiere Buffon, il capitano Cannavaro, e il centrocampista Andrea Pirlo.

Sempre mi piaceva guardare il calcio italiano, e questa partita era il più importante per il paese e per lo sport. La partita era difficile, tutti i giocatori erano molto aggressive, ma alle fine il difensore, Fabio Grosso, ha fatto un gol. Questa partita mi ha aiutato ad amare il calcio ancora di più. E' stato un momento importante per me e la mia famiglia. Dopo quella partita, ho cambiato ruolo per diventare portiere, per essere come il legendario Gianluigi Buffon

**Marco Laudati / Tom Simpson**



~ un ragazzo  
in gamba ~

dessin par Sylvana Caruso

## Mon Déménagement

Je suis née en Alaska. La dernière frontière. J'ai grandi avec la forêt. Son immensité sauvage. Les hivers sombres et interminables. Les étés éclatants et brefs. J'ai grandi avec la neige. Avec le ski chaque week-end. La compétition et le travail d'équipe. J'ai grandi avec mon frère et ma sœur. Les jeux dehors. Les querelles et l'amour. J'ai grandi avec un ciel plein d'étoiles. Parfois peint avec les couleurs des aurores boréales. J'ai grandi avec une liberté d'enfance, pas souvent connue.

A neuf ans, je me suis retrouvée dans l'état de New York. Transportée d'Ouest en Est. Transportée de la nature aux banlieues. Un long voyage. J'ai remarqué la chaleur de septembre. La saison de la première chute de neige. Une chaleur peu accueillante. J'ai remarqué la proximité des maisons. Les petits chantiers. Le manque d'espace.

Un changement d'emploi, je disais. Mais un divorce en réalité. Les disputes. Le ressentiment. Mon frère et moi devenions de moins en moins proches. Séparés par nos expériences différentes dans cette nouvelle ville. Il l'aimait. Sa nouvelle école. Ses nouveaux amis. J'étais neutre. J'avais des amis, mais je ne m'y intéressais pas vraiment. Je suis devenue déprimée. Une sorte d'engourdissement que je n'ai pas pu reconnaître pendant longtemps. J'étais détachée. De la ville. De ma famille. De moi-même.

Non, je n'habitais pas dans un igloo. Une phrase souvent répétée. Une question amusante. Ignorante. Irritante.

Mon chien souffrait de cette nouvelle vie. Il ne pouvait plus errer librement dehors. Il lui fallait une laisse et un harnais. Il lui fallait quelqu'un pour le promener. Quelqu'un pour le guider.

C'était dans cette ville que tout a changé. J'avais perdu l'innocence au cœur léger de mon enfance. Mes amis ont changé. Ma famille a changé. Ma vie a changé.

Ce déménagement était une punition pour un crime que je n'avais pas commis. Ce déménagement était une bénédiction déguisée. Je l'ai d'abord détesté. Le changement de climat. Les changements de ma famille. Mais ces changements ont rendu possible la vie que je mène aujourd'hui.

J'ai commencé à adorer la musique. Je dépendais d'elle. Elle transmettait des émotions que je ne pouvais pas comprendre moi-même. Elle me protégeait du désespoir. Elle a ravivé mes passions. Elle m'a rattachée à la société. Elle m'a guidée sur un chemin plus désirable. Avec cette communauté musicale je me suis fait de vrais amis. Des relations dans lesquelles je pouvais me trouver moi-même.



*photo par Isabella Noe*

Je ne regrette pas ce déménagement. Je le ressens. Je hais de penser à ces difficultés. Mais je suis contente de ces résultats. Je suis fière de la personne que je suis devenue. Le personnage que j'ai développé, malgré les obstacles.

**Rowan Cusack Miller / Dominique Licops**

## « Un cri »

Vous prétendez que vous nous aimez, que vous célébrez nos corps, nos cultures, nos races. Pourtant, vous nous objectiviez, considérant notre existence seulement comme une source de plaisir inexhaustible et étouffez notre droit fondamental à l'autonomie. Vous gros macho, vous pourriture ! Sous le couvert de « l'affection passionnée » vous nous fétichisez, convoitant la nature « exotique » de nos races, ces idées perverses que vous construisez. Exactement comme vos ancêtres coloniaux répugnants ! Mais, ça suffit ! Taisez-vous ! Notre force éternelle à nous femmes de couleur va vous effrayer. Préparez-vous pour votre chute.

Isabella Ko / Katia Viot-Southard



*photo par Isabella Noe*

## Les pauvres perdus dans la société américaine

Mon cher Aza, Oh ! Comme j'ai très envie de te revoir, mon amour, le centre de ma vie, l'homme qui alimente le feu de mon âme. Toute occupée des événements de cette semaine, j'ai complètement oublié de te raconter les points les plus importants de mon voyage. Il y a vraiment pleins d'activités à Chicago qui nous occupent tous les jours. Mais, pas assez pour me distraire des vraies difficultés auxquelles les Etats-Unis font face.

Quel scandale, ce pays. Pour toutes les paroles et les discussions qui focalisent l'attention sur ce pays et sa magnificence, il est une vraie déception ! J'aimerais partager cette expérience avec toi, je sais que tu ferais les mêmes observations que moi. Nous venons de la même âme, un esprit plein de vertu et de compassion pour les autres. Maintenant, mon cœur est rongé par le désir de changer l'état des Etats-Unis, de leur apprendre la vertu, l'égalité, de comment se soucier de leurs citoyens.

Un problème qui me fait trembler de colère, c'est le système des services de santé. À Chicago, il y a une grande séparation entre les gens riches et pauvres. On peut découvrir le sud de la ville, où les personnes sont évidemment sans soins médicaux. Il m'est clair, mon amour, que le traitement ou l'accès aux docteurs ou aux médicaments varient considérablement, ça dépend des circonstances dont on profite dans la vie. Les plans qui sont disponibles ne sont pas universels. Il y a beaucoup de choix différents, qui dépendent de la profession, de la santé de la famille, et du coût des plans préférés. Une idée que je ne comprends pas du tout : on a le meilleur choix d'assurance si on a l'avantage d'être en bonne santé, ou si la famille n'a pas d'histoire de mauvaises maladies. Et pourquoi ? Parce que les compagnies qui offrent l'assurance ne veulent pas payer les factures des personnes qui ont besoin de beaucoup d'aide médicale. À mon avis, ça devrait être le contraire. Pourquoi les moins fortunés ne peuvent-ils pas profiter des services qui sont désignés comme étant pour tous les citoyens ?

Il est très difficile de prendre rendez-vous avec un docteur, spécialement les dermatologues, les psychiatres, et

les gynécologues. Mais pourquoi est-ce qu'on n'a pas accès aux personnes qui ont le pouvoir de sauver des vies ? Si c'est votre travail, faites-le ! Au Pérou, les docteurs soignent les malades, à n'importe quelle heure. Tous les docteurs ici sont sur rendez-vous uniquement. Ici, s'il y a un problème médical, on doit prendre rendez-vous avec un docteur trois ou quatre mois à l'avance.

Je suis désolée, cher Aza, si je t'ennuis à mourir avec mes pensées incohérentes, mais c'est une vraie situation difficile que je ne comprends pas vraiment. Pour un système qui déclare servir tout le monde, les services de santé présentent une disparité entre les citoyens riches et les pauvres. C'est un système inégal. Mon cher, je sais que si tu pouvais connaître la souffrance de cette ville, de ce pays, tu me comprendrais mieux. À mes yeux, le système n'attache pas la même valeur aux vies et à la santé des pauvres. Parce qu'ils n'ont pas le même salaire que les riches, ils achètent de la mauvaise nourriture qui ne fortifie pas leur corps. Mais, parce qu'on a le meilleur choix d'assurance quand on est en bonne santé, beaucoup de personnes pauvres n'ont pas accès aux médecins ou aux traitements nécessaires pour guérir.

Comment le gouvernement considère-t-il ses concitoyens ? Sans soutien, les citoyens doivent trouver des solutions à leurs problèmes eux-mêmes. Un gouvernement égoïste, qui veut toujours pointer du doigt vers les autres, qui n'accepte jamais la responsabilité de servir les citoyens de leur pays comme il a promis de le faire depuis 200 années. Pour un pays qui déclare soutenir tout le monde, il est plein d'inégalités. Le système des services de santé est évidemment en faveur des personnes qui sont haut placées, et il est difficile d'avoir voix au chapitre quand un petit nombre possède la voix pour toute la nation.

Mon cher Aza, comment aborder ce problème ? J'ai eu le cœur gros pendant toute la semaine. Le seul confort de ma vie est l'amour que j'ai pour toi, c'est la seule lumière brillante dans le gris de cette vie. Oh, que j'aimerais t'embrasser, et être dans le même espace que toi --- alors, mon âme serait vraiment libre. Qu'est-ce que je donnerais pour te voir mon amour !

## Notre vie de uns et de zéros

Pour son cinquième anniversaire, il a reçu son premier jeu vidéo. Pour le protéger des harceleurs à son école : un portable avec le numéro de sa mère le premier bouton sur lequel appuyer dans la numérotation abrégée. Il avait appris peu à peu qu'il était plus facile de se faire des amis en ligne. La télévision était sa seule forme de divertissement, sûre et cohérente. Les plumes de son avatar de jeu vidéo étaient plus belles que ses cheveux emmêlés. Les vidéos sur YouTube étaient plus intéressantes que les tourterelles sur le balcon.

Comme la plupart d'entre nous, Sam a trouvé ses amis en ligne. Et comme la plupart d'entre nous il a perdu ses amis à chaque nouvelle mode en ligne. Pas loquace et sans amis, à l'école, il était le paria. Les autres élèves se nourrissaient de toute sa confiance en lui, trahie par ses amis en ligne qui n'étaient pas là pour le protéger. Puis, les autres élèves l'ont attaqué dans le seul endroit qu'il fréquentait, où il était à l'aise : en ligne.

La mort de Sam n'était rien de plus qu'une remarque dans les journaux. Ses amis en ligne se demandaient à quel



autre jeu SamVanSam123 avait voulu participer. La police a fait état d'un suicide : « Ce garçon, qui avait une histoire de dépression, était la victime de harcèlement sur internet. Il s'est suicidé en avalant tout un mélange de médicaments. Nous devrions mieux protéger nos enfants contre le harcèlement ». Il faut que nous protégeons nos enfants contre les harceleurs, les vampires, les étudiants de la septième année ? Croyez-vous qu'il se soit donné la mort s'il s'était construit une vie en réalité ? S'il avait des amis qui ne changeaient pas chaque mois ? Si on l'avait poussé à jouer au parc et pas en ligne ? Peut-être nous avons besoin de protection contre nos propres protecteurs.

Nous sommes la génération protégée par nos parents, poussée vers une vie de frappes et de clics de souris. Nous sommes la génération avec un millier d'amis sur Facebook mais zéro dans le parc. Celui ou celle qui n'a pas passé chaque nuit effrayée par le retour du matin, comme Sam, tout seul sans amis, ne sait pas ce qu'est la solitude de notre génération; il néglige la douleur d'une vie remplie à ras bord de uns et de zéros.

**Louis Hennet / Marie-Thérèse Pent**



## **Il fait de plus en plus chaud**

*Je voulais écrire au sujet des réfugiés du changement climatique. Grâce à ma matière secondaire en politique écologique, je suis toujours rongée par l'idée du réchauffement climatique et des personnes qui sont touchées par ce phénomène. Il est facile de dire que le réchauffement climatique n'existe pas quand on habite aux États-Unis ; maintenant, le phénomène n'est pas forcément évident. Mais des scientifiques prévoient que les états comme celui de New York ou de Floride vont très vite en ressentir les effets néfastes. Ce qui est le plus choquant est le fait qu'il y a déjà des personnes qui sont touchées par le réchauffement climatique et qu'il n'y a personne qui se sente concerné par ses effets. Cette petite histoire a été écrite de la perspective d'un réfugié du changement climatique qui habite sur une île fictive.*

*Je suis frustrée qu'il n'y ait pas beaucoup de personnes qui se sentent concernées par le réchauffement climatique (particulièrement parce qu'on ne peut pas en imaginer les effets dans sa vie quotidienne), alors je voulais imaginer un monde qui ne ressemble plus au monde que tout le monde connaît à notre époque.*

*J'aimais quand on pouvait voir les barques qui flottaient sur la mer. Elles étaient colorées, et je pensais toujours que pour chaque barque sur la mer, il y avait un poisson en dessous, sous l'eau, qui était de la même couleur. Maintenant, toutes les barques sont noires contre le ciel nocturne. Maintenant, les barques peuvent seulement prendre la mer lorsque le soleil est couché. Nous sommes en 2080, et il fait une chaleur terrible. Il n'y a rien qu'on puisse faire.*

*De temps en temps, il y a trop d'eau. Elle approche nos maisons, elle détruit nos cultures de soja et de haricot mungo, et nos plages disparaissent. Ma mère ne me laisse pas quitter la maison, parce que de temps en temps les vagues volent les petits enfants de nos voisins et nos amis ; les vagues les prennent, elles les traînent, et elles les font disparaître. Je sais*

que je suis trop grande pour être engloutie par une vague, mais rester chez moi c'est une petite action que je peux faire pour rendre ma mère moins effrayée. Alors, je le fais. Pourtant je suis une bonne nageuse ; les vagues se sont approchées de ma maison pendant dix ans. J'ai appris à nager quand j'avais deux ans parce que je devais le faire. Maintenant, nager dans la mer est la seule activité que l'on puisse faire pendant que le soleil brille ; il fait trop chaud pour travailler, il fait trop chaud pour aller à l'école, il fait trop chaud pour sortir de notre maison. Comme les rats, il faut que nous restions chez nous jusqu'au coucher du soleil ; après le coucher du soleil, tout le monde sort de sa maison et se promène dans notre village comme des ratons. Quand le soleil n'est plus là, les souris dansent. Nous sommes en 2080, et il fait une chaleur terrible. Il n'y a rien qu'on puisse faire.

Notre village n'a pas eu de nouveau bébé depuis deux ans. Il n'y a pas de loi contre la grossesse, et personne ne parle au sujet des bébés. Mais il n'y en a plus. On ne sait pas combien d'années il nous reste avant que notre île ne s'enflamme ou avant que les vagues ne nous ravagent ou avant que les deux catastrophes ne se passent en même temps. Nous ne voulons pas vivre de cette manière ; pourquoi est-ce que quelqu'un voudrait avoir un bébé qui aurait à vivre comme nous ? En plus, le soleil est trop fort pour les petits enfants et les vieux. Quelqu'un meurt chaque jour. Personne ne veut que la mort du jour soit la sienne. Nous sommes en 2080, et il fait une chaleur terrible. Il n'y a rien qu'on puisse faire.

Maintenant, il y a des tornades, des ouragans, et des tremblements de terre ; ces phénomènes se normalisent, mais maintenant on peut se rendre compte qu'il se produisent plus souvent. Chaque jour, on perd une espèce d'animal ; tout le monde sait qu'éventuellement, toutes les espèces vont disparaître sauf nous. Mais personne ne dit rien. De temps en temps, il fait trop chaud pendant une journée. Il a fait presque 24 degrés Celsius en février, et ce n'est pas normal. Maintenant il est temps d'agir. Nous sommes en 2018, et nous pouvons encore agir.

**Nora Maxwell / Marie-Thérèse Pent**

## Il y a plus que la pizza à Chicago...

Aza, mon cher Aza ! Quel monde étrange et inconnu ! Je suis arrivée ce matin aux États-Unis et je me trouve dans une ville à côté d'un lac énorme. Le lac, bleu vif et clair comme le verre, se juxtapose à des bâtiments gigantesques. Des bâtiments, lumière de ma vie, des bâtiments impossibles ! Au début, je pensais que c'étaient des monuments, ou des cadeaux envoyés par les dieux. Mais non, ce sont des bâtiments où on travaille, où on habite, où on fait des achats. Ils sont si grands qu'ils touchent le ciel ! Imagine, mon amour, si nous avions ces bâtiments à la ville du Soleil ; on pourrait les monter pour rendre visite au Soleil ! De plus, les gens ici mangent une nourriture tellement bizarre. Cette nourriture commence en cercle, mais on la coupe pour créer des triangles qu'on peut manger avec les mains. Les triangles sont couverts de fromage, de viande, et de légumes, et ils sont bien aimés de tout le monde.

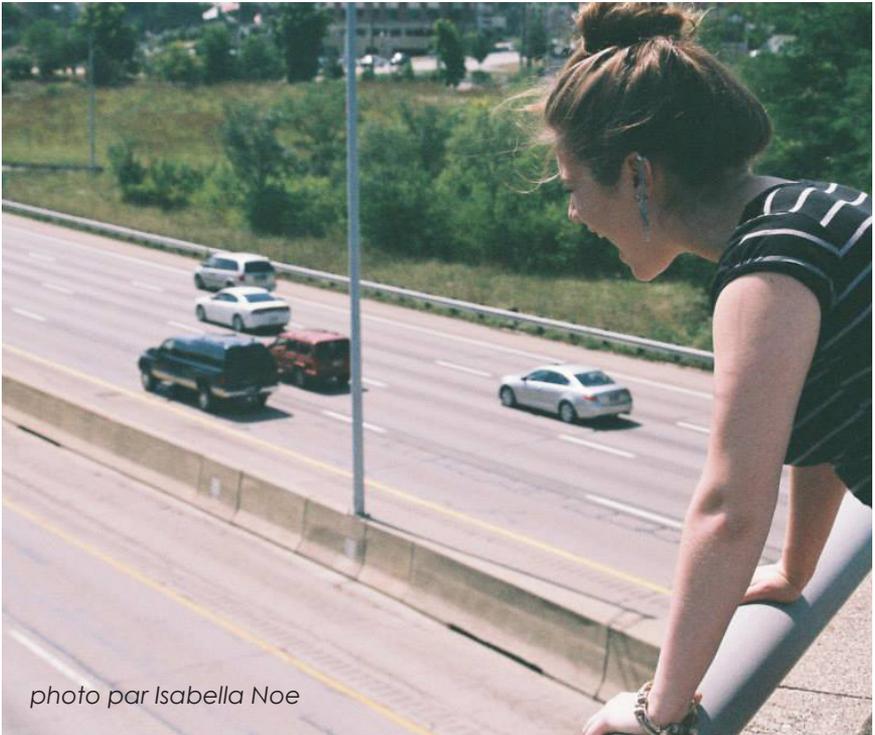
Pourtant, mon cher amour, tout n'est pas passionnant et magique. Quand je marche dans la rue ici, il y a des gens qui dorment dehors et qui mendient de l'argent ou de la nourriture. Est-ce qu'ils habitent dans la rue ? Pourquoi est-ce qu'ils ne peuvent pas obtenir de la nourriture ? Une femme m'a dit que oui, ces gens sont les pauvres, les homeless, et qu'il faut les ignorer. Quelle audace ! Elle veut ignorer des gens qui sont ostracisés et détestés par la société sans raison, des gens qui vont mourir si on ne les aide pas. Je ne le comprends pas du tout.

Les Américains sont si hypocrites; ils disent qu'ils veulent que les pauvres partent de la rue, mais personne ne veut les aider. Est-ce qu'il n'y a pas assez de triangles au fromage ? Est-ce qu'il n'y a pas assez d'espace dans les bâtiments qui touchent le ciel ? Ici, c'est exactement comme en Europe. Les maux du commerce et de l'industrie, qui créent la propriété privée, sont responsables. Je suis certaine de ce fait. À la ville du Soleil, où les ressources sont pour tous, il n'y avait jamais de gens sans nourriture ou sans abri. Mais les Américains sont égoïstes et insensés. Comment est-ce qu'on peut avoir une ville si belle, si avancée, avec des pauvres qui vivent sans rien ?

Pourtant, tout n'est pas perdu. Il y a des citoyens sympathiques et généreux que j'observe ; ils donnent de leur temps pour aider les pauvres et ils veulent améliorer leur état.

Je ne fais confiance à personne d'autre ; ce sont les Déterville des États-Unis. Bien sûr, comme je l'ai appris en France, les apparences ne sont pas toujours fiables. J'ai peur, par conséquent, que quelques-uns de ces gens soient sympathiques seulement parce qu'ils veulent sembler charitables. C'est si difficile de révéler le vrai cœur de quelqu'un. Les Américains sont si obsédés par la superficialité et les apparences; comment est-ce qu'on peut distinguer entre le bénévolat sincère et le bénévolat superficiel ? Ces questions me hantent, mon cher. Je connais seulement nos coeurs, nos coeurs vrais et amoureux. Si seulement tout le monde avait le cœur honnête comme nous ! Il n'y aurait jamais de gens dans la rue ; il y aurait seulement l'amour et la paix, comme dans le temple du Soleil. Mon amour, mon cher Aza, ce nouveau pays me fait peur. Mais ton souvenir m'aide à continuer à explorer cette ville, Chicago, comme les natifs l'appellent. Tu es ma joie, même quand le monde me déprime.

**Alanna Ramquist / Dominique Licops**



*photo par Isabella Noe*

## La Pièce Courbée

Mon cher Aza, la mesure de l'aveuglement des Américains à leur vérité est choquante et attristante. Avec toute leur puissance, leurs ressources, leurs ambitions, ils sont trop lâches de reconnaître leurs problèmes, contrairement aux citoyens des moindres nations qui le font.

Mais parmi toutes leurs contradictions, leurs hypocrisies, celle que je considère la plus répugnante est la fausse égalité entre les deux sexes. Ils disent qu'ils ne traitent pas les femmes différemment qu'ils traitent les hommes, mais quand une femme veut se comporter plus comme un homme d'une manière ou d'une autre, ils la critiquent et la méprisent.

Ici, dans cette ville de Chicago, on me demande, avec des voix condescendantes et satisfaites de soi, comment j'ai pu vivre au Pérou, une nation rétrograde où la société menotte les femmes et les traite comme des esclaves. On a toute sorte d'idées de comment la relation entre les hommes et les femmes fonctionne au Pérou. On pense que les hommes nous voient comme la propriété de nos maris, et qu'ils se sentent concernés par nous seulement parce que nous pouvons donner naissance à leurs fils. Presque chaque jour, ils me posent sans cesse des questions comme : votre vie est meilleure aux États-Unis qu'au Pérou, n'est-ce pas ?

En revanche, la vraie question, Aza, mon amour, mon âme, est comment ils ne peuvent pas voir les problèmes et les injustices qui se produisent autour d'eux ?

Au Pérou, on respecte les femmes d'une façon sincère. Pendant la durée de notre vie, on cultive notre esprit, on développe nos vertus, et on nourrit notre cœur. On nous aide à nous découvrir nous-mêmes, et on nous juge par notre caractère. Là, c'est l'âme qui est importante. Et dans notre amour, des sentiments qui m'inspirent et me soignent chaque moment de mes jours, mon Aza adoré, nous sommes égaux. Nous nous servons l'un l'autre, et nous sommes maîtres l'un de l'autre, parce que nos êtres sont compatibles et harmonieux ensemble.

Par contre, aux États-Unis, la nation prétendument la plus puissante, où on déclare fièrement qu'on a atteint l'égalité complète, qu'on voit les hommes et les femmes de

la même manière, et que les femmes reçoivent le même traitement que celui des hommes, on juge les femmes par leurs apparences et leurs capacités de se conformer à l'image de la femme idéale d'une façon qu'on n'utilise pas à propos des hommes. Sans égard pour les accomplissements des femmes, si elles ne sont pas très belles, on les considère des créatures sans valeur. Si une femme a un corps gros, a un visage sans maquillage, a une paire de jambes pas rasées, on la considéra négligente, paresseuse, et grotesque. Pendant ce temps, on ignore les traits physiques des hommes, et à la place, on les juge par leurs qualités et leurs défauts. C'est seulement pour les femmes que la laideur est une malédiction. C'est presque seulement les femmes qui souffrent de leurs apparences. Ici, on pense que ce sont le visage et le corps qui définissent le caractère d'une femme.

Cette attitude pousse à déterminer une personnalité acceptable pour les femmes. Même s'ils disent qu'ils encouragent les femmes à faire toutes les activités que les hommes font, en réalité, ils confinent les traits des femmes dans des paramètres faibles qu'ils approuvent, et qu'ils n'appliquent pas aux hommes. Si une femme est sûre d'elle-même, franche, et fière comme un homme puissant, on la considère vache, autoritaire, et impolie. On dit qu'elle doit baisser le ton, et qu'elle montre de l'arrogance quand elle exprime ses envies. Toutes les qualités dont on fait l'éloge chez l'homme, on les condamne chez la femme. Tout ce temps, les hommes peuvent se comporter comme ils veulent pendant que les femmes doivent cacher leurs identités réelles. C'est seulement les femmes qu'on punit parce qu'elles possèdent des caractéristiques qui leur donnent le pouvoir. Ici, aux États-Unis, on méprise les femmes qui montrent des qualités admirables.

La situation entre les hommes et les femmes dans cette nation ressemble à celle de deux personnes dans une pièce courbée; elles sont égales, mais parce que le sol est incliné, l'une domine l'autre tout le temps. Pour toujours et à jamais, à cause de leurs circonstances différentes, de leurs traitements différents, les hommes subjuguent les femmes, malgré qu'ils disent qu'il y a seulement l'égalité entre les deux sexes.

O mon précieux Aza ! Quelle serait mon angoisse, si à ton arrivée, tu me voyais comme une créature estropiée qui se serait soumise à leurs attentes et à leurs opinions. S'il te plaît, tu dois arriver plus rapidement pour me sauver du destin où je deviendrais une créature pitoyable comme les autres femmes dans ce pays bizarre et effrayant.

**Madina Jenks / Dominique Licops**



*photo par Aleah Matthews-Runner*

## Peur et Détermination : Une Existence Symbiotique

*Inspiré par « Le Scaphandre et le Papillon, » la détermination forte et absolue de Jean-Dominique Bauby. Avec cette volonté, on peut accomplir n'importe quoi.*

L'humanité est pleine de pessimisme, de négativité,  
Qui veulent nous restreindre.  
On est limité parce qu'on a peur, on craint.  
On est limité parce qu'on a peur d'essayer.  
Et, on a peur d'essayer,  
Parce qu'on ne veut pas savoir si nos limites sont vraies.

Peut-être elle existe,  
Cette détermination forte et absolue,  
Qui bloque l'incertitude.  
Et qui bloque notre manque de confiance en nous.  
Peut-être ce pouvoir existe dans les hautes montagnes d'Argentine,  
Loin de l'humanité.  
Peut-être il se cache  
Sous l'eau, dans une petite grotte de la Méditerranée.  
Peut-être cette force se trouve dans les cosmos, les nuages,  
Et nous regarde au-dessus de notre monde, toute sage.

Rien n'est sûr.  
Mais, je suis certaine qu'un jour, l'humanité trouvera cette puissance.  
Et si ce jour arrive, et on a de la chance  
Toute l'incertitude, tout le doute, et toute la négativité disparaîtront.  
Avec cette résolution,  
L'humanité surmontera toutes les barrières,  
Et les blocages de notre terre.

Les femmes du pays marcheront  
Ensemble pour se battre pour l'égalité, défendre leurs droits.  
Les jeunes étudiants des attaques d'armes à feu s'exprimeront à la télévision,  
Et ils condamneront publiquement leur président.  
Les victimes d'agression sexuelle formeront un mouvement pour regagner leur voix.  
Un homme paralysé écrira un livre, communiquera ses mots en clignant d'un œil.  
Nous serons au seuil  
J'espère, de faire surgir cette réalité

Mais, évidemment  
Ces exemples ne sont pas des rêves, des espérances  
Ce sont des vérités, réalisées par les citoyens du monde  
Avec une volonté si forte, si solide  
On réussit contre les forces cyniques et négatives  
Ce n'est pas le futur qui nous attend  
C'est le présent, et maintenant est notre chance

**Marisa Hattler / Marie-Thérèse Pent**

## « La beauté de ce jour »

La beauté de ce jour. La lumière terne du soleil de cette fin d'après-midi, essayant de pénétrer le brouillard dense qui vous entoure, toutes les deux. Tu es reconnaissante pour cette journée qui n'adhère pas à ta routine habituelle, celle qui n'a pas commencé par un réveil et ne finira pas par une date limite. La joie inégalable de te découvrir toi-même au même endroit que ta mère, retirée de la scène sociale dont tu es une actrice et, maintenant, située à côté de ton amie la plus ancienne et la plus proche. Vous marchez en parlant, en vous mettant à jour, en abordant des sujets à la fois tellement lourds et tellement amusants. De votre voiture à la falaise qui donne sur la plage, de la falaise aux dunes immenses, des dunes au seul endroit qui se situe parfaitement entre les vagues, la marée descendante, et le sable rafraîchi par le vent. De cet endroit, tu peux seulement voir ta mère et les vagues qui se sont assez rapprochées pour être vues à travers le brouillard. Tout est en perspective de cet endroit. Le brouillard crée un petit microcosme qui te protège et qui te permet de comprendre tout ce qui s'est passé et tout ce qui va se passer. Et le fait que ta mère est à tes côtés est une façon de mieux comprendre ce qui va se passer ; elle est ta mise à l'épreuve. Dans ce petit microcosme, tu as le désir de lui faire savoir toutes tes émotions, toutes tes pensées et toutes tes craintes. Tu ne veux pas simplement exposer ces pensées aux autres, tu veux que ta mère les écoute, qu'elle les interprète et ensuite qu'elle te dise comment tu te sens en réalité. Au moment où tu commences à décrire toutes ces choses, tu ne peux plus t'arrêter. Ta mère t'observe, t'écoute ; elle ne t'écoute pas seulement, mais elle t'entend. Ceci est une constante, comme les vagues grises qui se brisent dans le brouillard, les nuages gris au-dessus qui ressemblent aux souffles des vagues, poussés dans le ciel, les dunes qui vous entourent comme une forteresse pour vous garder séparées du monde réel, l'écharpe enveloppée autour de ton cou, te protégeant du froid et te reliant à ton microcosme minuscule. Tu décris à ta mère le sentiment que ce monde n'est pas assez grand pour toi, que tu veux voir les montagnes en Argentine, les forêts tropicales du Costa Rica, les glaciers et les terres accidentées de l'Islande, les fermes de riz en Thaïlande, les plaines ouvertes de l'Afrique du Sud, les récifs de corail de l'Australie, la beauté

éthérée de la Nouvelle-Zélande. Tu lui dis que tu ne veux pas simplement consommer ces images, mais que tu veux vivre en ces endroits, tu veux t'épanouir dans ces endroits, tu veux devenir une partie de ces endroits.

Ce sont des pensées que tu as portées en toi depuis un certain temps mais elles t'ont semblé impossibles à exprimer jusqu'à présent. Dans le brouillard de ce jour, tes pensées deviennent plus claires et tes mots deviennent plus puissants. Tu éprouves, dans ce moment, que tu peux exprimer ce que tu ressens en réalité dans ton âme, un sentiment qui est bref et que tu ne considères pas comme acquis. Cette capacité de t'exprimer si clairement te rend presque mal à l'aise ; tu sais que tes mots ont beaucoup de pouvoir en cet instant. Tu observes soigneusement le visage de ta mère pendant que tu parles ; tu as peur de la rendre triste ou effrayée, parce qu'elle n'aime pas voyager. Ta mère n'a aucun désir de voyage ; son monde entier tourne autour de toi et tes sœurs et elle est tienne, mais tu as toujours un besoin d'explorer. Tu ne sais pas combien de temps tu lui parles, mais bientôt la lumière pâle de cette fin d'après-midi se transforme en rougeoiement chaud en ce début de soirée. Le soleil du crépuscule fait disparaître le brouillard et votre microcosme commence lentement à s'évaporer devant vos yeux. Sans ton petit univers, tu te rappelles ta place dans le monde et le rôle de ta mère dans ce monde. Elle n'est pas seulement là pour t'écouter ; tu te sens un peu mal à l'aise d'avoir trop parlé, qu'elle avait aussi tant à dire mais qu'elle n'a pas pu le faire. Mais elle te dit qu'elle est fascinée par ton amour du voyage, du monde, et un peu de ton petit microcosme réapparaît pendant juste un moment. Pendant que tu te mets à te rappeler ta place sur la plage dans les couleurs du coucher de soleil tout autour de vous, tu te sens en paix. Tu sais que l'univers que tu as créé avec ta mère peut réapparaître à tout moment quand elle se trouve à tes côtés. Tu ressens le confort en sachant que tu as son soutien n'importe où que tu exploreras et tu es submergée par un sentiment de gratitude et d'amour. Le soleil se couche derrière vous pendant que vous escaladez les dunes, le long du chemin sablonneux jusqu'à la voiture et tu estimes que tout est juste dans le monde. *Tu ressens en cet instant combien la vie est belle et bienveillante.*



dessin par Evelyn Hoskins

## **Ma grand-mère, une pianiste, à travers les yeux de ma mère**

Je regarde ma mère jouer du piano, ses doigts ridés, courbés de rhumatisme causé par le temps, l'âge, et l'usure. Elle ne me voit pas. Son cerveau est occupé par la musique - étouffée pour moi par la porte qui nous sépare. Aujourd'hui c'est dimanche, et portant ses vêtements du temple, une chemise foncée et un pantalon noir, elle a l'air d'être habillée pour un concert. Ses doigts sur les touches ressemblent à toutes les choses qu'elle crée - mes sœurs et moi-même, nous sommes des exemples de ses chansons. Les notes - délicates mais brillantes - deviennent son jardin, débordant de sa force tendre qui me semble comme une nouvelle fleur de printemps. Elle joue une chanson de mon enfance dont je me souviens ; c'est une femme d'habitude.

Peut-être qu'elle est aussi un produit de son pays natal. Striés de gris et bleu comme le ciel des Appalaches, ses yeux paraissent comme l'un des doux orages qui nourrissait les champs de sa famille dans la Virginie Occidentale ; ce sont les yeux d'une personne qui pourvoit aux besoins de sa famille. Sa bouche, fermée et tendue, restreint les lamentations qu'elle a toujours eues, mais qu'elle réduit au silence. Je peux voir que son corps commence à montrer des signes d'affaiblissement, mais son âme refuse de le suivre. Sa musique fait taire ses angoisses. En cette quiétude, ma mère choisit de se pardonner pour les épreuves de son passé.

Après quelques minutes, elle arrête de jouer. Elle reste assise, puis elle place ses mains sur ses jambes, soupirant avec nostalgie. Elle ferme son livre de musique. Ma mère respire lentement, après avoir donné beaucoup, et ayant besoin de repos. Je décide de sortir, sachant qu'elle serait embarrassée que je sois ici. En partant à ce moment-précis, je la rends à son calme mélancolique.

**Jack Hume / Aude Raymond**

## Ma mère

Ma mère

C'est comme si vous étiez né de la terre  
Vous êtes magnifique et entière, et l'équivalent du sol sous mes pieds.  
Vous êtes la terre..

C'est une belle chose, l'intuition d'une mère  
Vous ne me guidez pas loin de la peur, mais vers elle  
Juste devant son visage, vous me faites face.  
Et puis, au moment où je vais m'effondrer, vous m'élevez.

Je peux l'imaginer là-bas  
Votre bras étendu, vos doigts fléchissant au point où ils ne peuvent plus  
M'atteindre.

Pour me sortir du trou noir, où je suis coincé  
Cela m'a capturé, mais vous ne le laissez pas m'enfermer.

Vous pénétrez sur la terre avec la férocité d'une mère tigre  
Et vous me ramenez à la vie  
Je sais que chaque fois que je tombe  
Chaque fois que l'obscurité me surmonte, je verrai votre bras.  
Je verrai votre bras atteindre la lumière blanche ci-dessus,  
Prêt à me remonter dans un monde de terre,  
Dans votre monde de lumière et de couleurs.

Votre force m'étonne chaque fois  
Il semble que l'obscurité ne vous ait jamais vaincue  
Mais même dans les moments où vous pouvez douter de vous-  
même

Vous êtes la seule goutte de lumière qui vaincra la nuit  
Pour vous-même et pour les autres  
Vous êtes la terre, et la lumière, incassable  
Vous êtes ma mère.

**Sidney I. Thomas / Marie-Thérèse Pent**



*photo par Isabella Noe*

Dans tous les textes littéraires,  
Tous les films,  
Tous les journaux télévisés,  
Tous les articles de journaux,

J'ai vu un monde qui a besoin d'un changement.

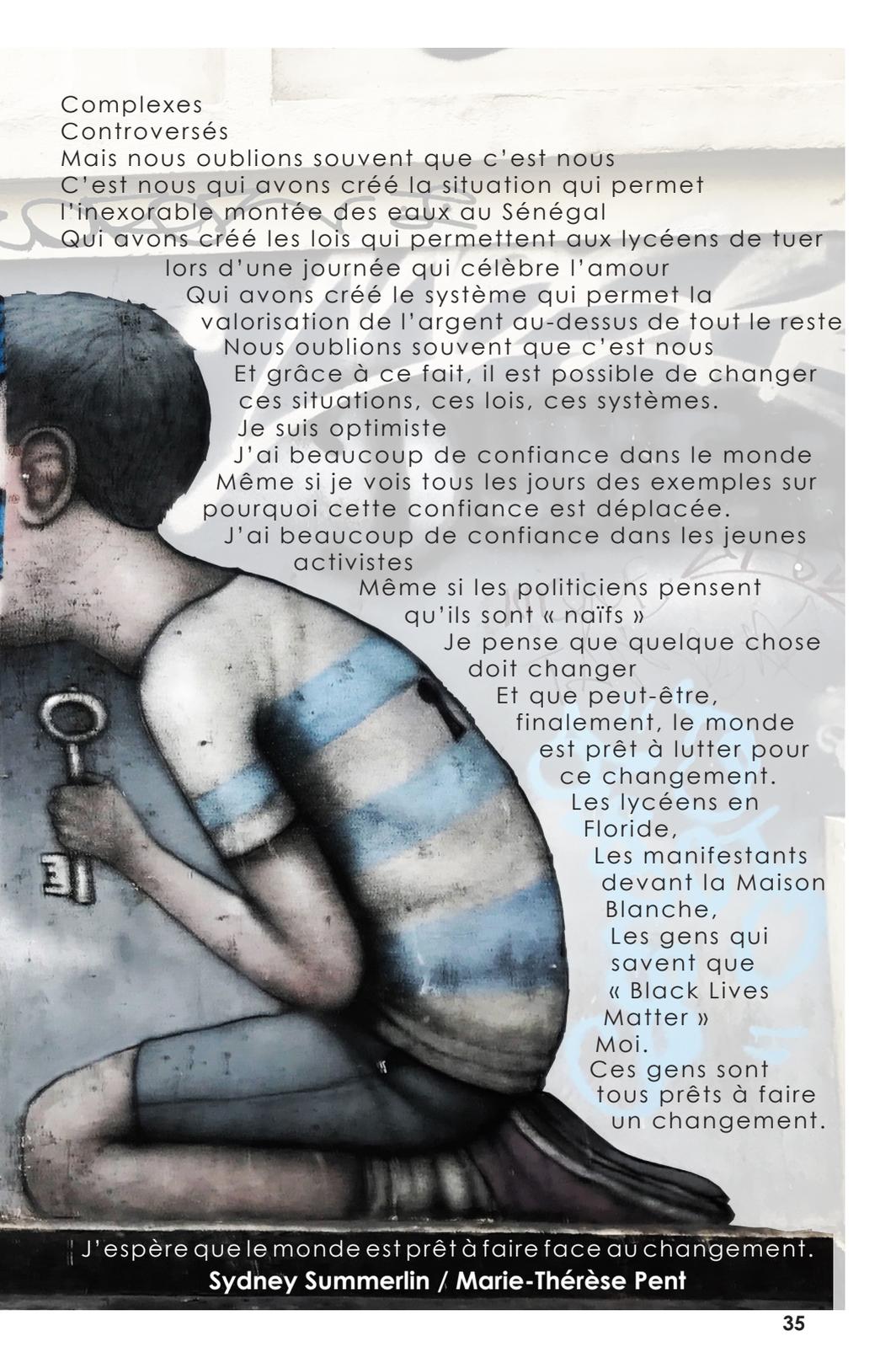
Je sais que le monde ne sera jamais parfait,  
Que les problèmes existeront toujours,  
Mais en même temps,  
Je sais que le monde peut être meilleur.  
J'entends tout le temps dire que quelques  
problèmes ne disparaîtront jamais

Que les minorités devront toujours vivre  
avec le racisme  
Que les chômeurs pourront toujours  
avoir une maison dans les rues  
Que la santé de notre  
planète sera toujours  
moins importante  
que les priorités des  
humains  
Que les hommes  
auront toujours  
du pouvoir sur  
les femmes  
Que tous  
ces  
problèmes  
sont  
juste une  
réalité  
de  
notre  
monde.

J'admets  
que ces  
problèmes  
sont énormes



photo par Aleah Matthews-Runner

A painting of a young boy kneeling, holding a key, with blue and white stripes on his back. The boy is shown from the side, looking down. He has dark hair and is wearing a dark cap. The background is a textured, light-colored wall with some faint graffiti. The text is overlaid on the right side of the painting.

Complexes  
Controversés  
Mais nous oublions souvent que c'est nous  
C'est nous qui avons créé la situation qui permet  
l'inexorable montée des eaux au Sénégal  
Qui avons créé les lois qui permettent aux lycéens de tuer  
lors d'une journée qui célèbre l'amour  
Qui avons créé le système qui permet la  
valorisation de l'argent au-dessus de tout le reste  
Nous oublions souvent que c'est nous  
Et grâce à ce fait, il est possible de changer  
ces situations, ces lois, ces systèmes.  
Je suis optimiste  
J'ai beaucoup de confiance dans le monde  
Même si je vois tous les jours des exemples sur  
pourquoi cette confiance est déplacée.  
J'ai beaucoup de confiance dans les jeunes  
activistes

Même si les politiciens pensent  
qu'ils sont « naïfs »

Je pense que quelque chose  
doit changer

Et que peut-être,  
finalement, le monde  
est prêt à lutter pour  
ce changement.

Les lycéens en  
Floride,

Les manifestants  
devant la Maison  
Blanche,

Les gens qui  
savent que  
« Black Lives  
Matter »

Moi.

Ces gens sont  
tous prêts à faire  
un changement.

J'espère que le monde est prêt à faire face au changement.

**Sydney Summerlin / Marie-Thérèse Pent**

## L'amour, malgré tout

Ma chère cousine,

Je suis encore sous l'emprise de notre merveilleuse soirée ensemble. Quel spectacle magnifique ! Quel éblouissement absolu ! C'est vraiment le Paris dont nous avons tant rêvé. Cependant, en lisant votre lettre, je suis au désespoir de découvrir que vous ne partagez point mon opinion, et que vous êtes de la conviction que Le Cid possède une hauteur incomparable à celle de Phèdre. Certes, les deux possèdent sans doute des qualités inestimables, mais je trouve que l'œuvre de Racine est plus agréable à mon esprit. Je peux vous témoigner plusieurs raisons pour cette préférence, mais elle se rapporte principalement au traitement de l'amour héroïque et galant entre Chimène et Rodrigue par rapport à la présentation de l'amour tragique mais passionné entre Hippolyte et Aricie ; et, bien sûr, au personnage fascinant — mais plus que fascinant, ravissant ! — de Phèdre.

L'amour chez Corneille est fondé sur la passion autant que sur la raison : l'amour dans Le Cid est toujours basé sur des considérations morales et politiques. L'honneur et l'amour s'entremêlent, ce qui prouve que l'amour n'est point libre des contraintes extérieures. Dans cette pièce, l'amour est galant et raisonnable : il s'accroche aux conceptions du devoir avec plaisir et sans le moindre scrupule. Je reconnais que le comportement de Chimène et de l'Infante face à leur situation m'a inspiré du respect, mais l'amour de celles-ci n'est point autonome.

Je repense aux actions de l'Infante, cette noble princesse d'Espagne, et de son amour réservé. Elle est affligée par une peine terrible en sentant l'amour entre les deux ennemis, mais elle est capable de maîtriser sa passion vaine. Malgré son "tourment incroyable," l'Infante reste digne de son statut : en fait, elle agit d'une façon noble et irréprochable en essayant d'unir Chimène et Rodrigue. Au début de cette pièce, la princesse confie à Elvire que "[s]i j'ai beaucoup d'amour, j'ai bien plus de courage" (52), et elle refuse de laisser ses émotions dominer ses actions. Mais je me demande si ce qu'elle ressent est bien de l'amour -- est-ce que vous vouliez du courage pour dominer votre propre passion pour que vous puissiez vous soumettre à votre mari sans plainte ?

En outre, Chimène, autant que son amant, est enchaînée par le devoir rigide. Je ne vous cache pas que je trouve incroyable, même insensé, ma chère cousine, que vous puissiez admirer Chimène. Mais elle fait exactement ce que votre père voulait qu'on fasse en nous présentant La Grange et Du Croisy ! Tout doit commencer par le mariage : il n'existe point de place pour les

aventures, ni pour les cérémonies, ni pour la déclaration, ni pour la passion ! Pour Chimène, l'amour ne franchit point les bornes, mais sans ces transgressions, trouverons-nous une passion véritable ? Je dois avouer qu'une passion trop restreinte ne mérite point la noble appellation de "l'amour." Rappelez-vous ces vers de Chimène, et vous verrez bien ce que je veux dire :

"Tu t'es en m'offensant montré digne de moi,  
Je me dois par ta mort montrer digne de toi" (102)

Observons sur les répétitions de "montrer digne" et comprenons cette phrase fatale qui impose la mort aux amants. Pour Chimène et Rodrigue, il n'est point suffisant de tomber amoureux : l'acte de se montrer héroïque est indispensable. On vit dans un monde où règne la logique tordue de l'honneur, et où on ne peut point agir selon notre cœur. En plus, ce vers de Chimène accentue indubitablement la relation étroite entre le devoir et l'émotion : "[j]e vois ce que je perds, quand je vois ce qu'il vaut" (115). L'amour ne peut se séparer de la politique et il demeure mêlé inconsolablement avec le devoir ; autrefois, Chimène ne voyait aucune possibilité dans son avenir avec Rodrigue, mais après sa victoire contre les Mores, il ne lui paraît plus détestable.

De plus, je ne vous cache point que je trouve l'amour de Rodrigue égoïste à un point dégoûtant. Pensez, par exemple, à la scène où il se présente devant Chimène après avoir tué son père. Il sait parfaitement qu'une femme dans notre société ne peut point tuer un homme, même si cet homme est son ennemi mortel, sans souffrir des conséquences épouvantables. Cependant, il lui tend l'épée devant les yeux de son amant, lui demandant de la regarder pour "exciter ta haine...croître ta colère" (101) : Chimène est impuissante, et il le sait. Il ne cherche point la mort, sinon à examiner l'amour torturé de son amant. Chimène ne sait comment se comporter devant son ennemi qui est aussi son amant, et elle déclare même que "[t]u veux que je t'écoute et tu me fais mourir" (100), mais Rodrigue est sans pitié. Je ne sais, chère cousine, si vous savez que certaines critiques ont reproché à Chimène de trahir son père en conversant calmement avec Rodrigue, mais je trouve plutôt qu'elle domine sa passion d'une manière tragique en essayant de lutter contre les règles de la société cornélienne.

Par contre, chez Racine, il n'existe point de raison explicite pour l'amour, que ce soit de la part d'Hippolyte et d'Arécie, ou de Phèdre. L'honneur éphémère n'est guère une condition préalable pour les sentiments, ce qui me paraît tout naturel et qui nous rapproche aux racines de l'amour. L'amour entre Hippolyte et Arécie est, malgré sa fin tragique, en dépit de toute préoccupation

politique. Dans sa jeunesse écrasée par les lois paternelles, Hippolyte ressent "un fol amour" (35) pour Aricie, et il ne réussit point à vaincre ses émotions. Théràmène l'avertit, non sans raison, qu'avec cet amour interdit "vous aimez, vous brûlez" (36), mais il ne diminue pas la passion de son étudiant. Hippolyte ne possède peut-être point l'héroïsme de son père, mais son amour ne tremble pas devant Thésée : "tout son pouvoir ne saurait ébranler" (86) ses sentiments pour Aricie. En plus, Hippolyte se comporte généreusement envers l'ennemi de son père : il lui dit, tendrement, que "[j]e vous cède, où plutôt je vous rends une place" (57) dans l'échelle du pouvoir. Vous pouvez lui reprocher de n'avoir aucune conscience politique, mais par ce vers il montre l'amour dans sa pureté, dévoué de tout autre objectif personnel. Même en mourant, il souffle ces mots doux: "[p]rends soin après ma mort de la triste Aricie" (117), et j'entendais des soupirs rauques dans l'audience entière. Le duel et la bataille ne sont pas des éléments uniques pour un héros tragique : l'amour est également capable d'établir un personnage héroïque. En effet, Hippolyte n'est point moins héroïque que Rodrigue, et je me flatte en pensant que vous puissiez reconsidérer votre position après avoir lu cette lettre.



photo par Isabella Noe

Mais l'heure retarde ma plume, et je vois le soleil qui commence à se retirer sur les vitres colorées. Ma chère Magdelon, souvenez-vous de ces après-midis ensoleillés où nous nous penchions sur le balcon en lisant les vers et les madrigaux, rêvant d'aventures amoureuses ? La pièce de Racine m'a convaincue

que Phèdre représente toutes nos fantaisies : elle possède la force d'aimer Hippolyte sans remède et sans aucun remords. Comme Hippolyte, Phèdre avoue que “[d]e l'amour j'ai toutes les fureurs” (44), et que cette “folle ardeur malgré moi se déclare” (65). Chez Racine, l'amour est en dépit de soi-même ; il est féroce, irrationnel, puissant, même sauvage. Nous ne sommes plus enfermées dans le monde rigide de Corneille, où l'estime doit passer devant l'amour : non, nous sommes libres d'en souffrir, et d'aimer.

En effet, les fantasmes de Phèdre, qui sont tous d'une beauté fatale, dépeignent sa passion. Regardez, par exemple, ces deux vers remplis d'ardeur :

“Et Phèdre au Labyrinthe avec vous descendue  
Se serait avec vous retrouvée, ou perdue” (67)

Je ne peux point contenir mes larmes qui coulent sur mes joues en regardant cette scène. Les frissons éclatent sur ma peau et je suis emportée par l'imagination de cette reine dévorée par l'amour. Elle construit une scène impossible, et elle l'annonce devant Hippolyte, sans se rendre compte de l'ampleur de sa passion. Pensez à cette juxtaposition tragique mais courageuse : “retrouvée, ou perdue,” cette déclaration d'amour qui promet une renaissance absolue ou une destruction totale. Phèdre est l'incarnation même de l'autonomie de l'amour : malgré les emmêlements politiques, malgré la fureur de Thésée, malgré son fils et sa servante fidèle, elle continue obstinément à aimer. Chez Phèdre, on ne ressent plus l'amour — on le vit.

L'amour est au-dessus de tout dans Phèdre, alors que chez Corneille, la gloire est une condition nécessaire pour la passion. Phèdre sacrifie sa vie entière pour son amour et elle en meurt en apprenant la mort tragique d'Hippolyte : elle est donc immortalisée par l'amour. Hippolyte, pour sa part, expire en ne pensant qu'à Aricie. Bien loin du deuil de Chimène et des conquêtes de Rodrigue, les personnages de Phèdre ressentent l'amour dans sa pureté, ce qui est, pour moi, un bonheur inestimable. Chez Phèdre, trop souvent “la raison cède à la violence” (59), mais j'aspire si ardemment à cette violence d'amour ; à ces aventures qui ne semblent exister qu'entre les lignes des parchemins jaunis. Quelle chance de mourir pour l'amour inachevé, de ne mourir que pour mon âme ! Je ne sais, ma cousine, si j'ai articulé mes pensées avec lucidité, et je vous prie de me pardonner si vous sentez mes propres émotions en lisant ces mots. J'ai hâte de recevoir votre réponse, et de continuer notre aimable conversation.

Toujours affectueusement, votre cousine

Cathos

**Leslie Liu / Matthieu Dupas**

## La Perspective d'une Jeune Fille Prudente

Tu n'es ni l'aînée ni la plus petite. Tu as toujours une présence à côté de toi. Tu ne te sens jamais seule. Il y a un deuxième autre, aussi. Il est le dernier des enfants. Il est proche de vous en âge, donc c'est comme si les jumeaux et le frère étaient des triplés. Tu te sens très proche d'eux. Ça te rend déprimée quand les deux autres sont tristes. Ta mère te dit que tu agis comme si tu étais leur « petite mère ».

Chaque matin, les trois s'habillent en uniforme pour se rendre à l'école. Vous vous asseyez, vous trois, sur le siège arrière de la voiture de ton père. Il vous conduit à l'école en route vers son bureau. Parfois, vous trois essayez de lui faire une farce : vous restez silencieux, si silencieux que ton père oublie que vous êtes avec lui, et il passe devant l'école sans s'arrêter. Cette farce n'a marché qu'une seule fois. Ton père est timide et réservé, mais à ce moment il est devenu tout rouge et il a ri de son rire fort avec vous trois. C'était la seule fois que ta farce avait marché, mais tu ne perds jamais l'espoir que ça marchera encore. Parfois tu rigoles avec tes frères dans la voiture, mais vous vous battez fréquemment. Ton jumeau souffle trop près du visage de ton frère, et puis l'un frappe l'autre, et pendant leur dispute quelqu'un te frappe aussi, et ça devient une bagarre entre vous trois à l'arrière de la voiture. Quand vous arrivez finalement à l'école, vous trois oubliez la lutte, et jouez pendant la récréation. Ce cycle se passe chaque matin et chaque après-midi.

Après l'école, ta mère t'attend à la maison. Son bureau est à côté de la cuisine. Elle peut te regarder jouer dehors. Il fait toujours beau dehors, donc tu n'es pas consciente des saisons. Il est impératif que tu manges un casse-croûte avant le dîner. Tu vas dans le jardin pour chercher ton en-cas. Tu choisis entre le prunier et l'oranger. C'est plus facile de grimper sur le premier, car il y a seulement une grande branche sur laquelle tu peux prendre équilibre. Tu cueilles deux fruits ; un pour maintenant et l'autre pour plus tard. Tu ne sais pas quand est-ce que plus tard arrivera, mais tu penses que c'est important de prendre une prune supplémentaire pour être prudente. Tu penses devoir être une fille prudente. En sautant de l'arbre, tu atterris par terre et tu ressens une douleur immédiate dans les pieds. Tu ne portes jamais de chaussures après l'école. Mais, tu te dis que cela en

vaut la peine, car tu es une fille prudente et tu as besoin de ce fruit pour ton en-cas.

C'est le jour après le cinquième anniversaire de ton frère. Tu es jalouse, car il reçoit beaucoup de cadeaux, et tu dois attendre 2 mois jusqu'à Noël prochain, et puis encore 3 mois jusqu'à la fête de ton propre anniversaire. Tu joues avec lui. C'est un jeu où tu lances un ballon gonflable en l'air, et tout le monde doit l'empêcher de ce qu'il touche le sol. Tu es adroite et forte à ce jeu, ton frère aussi. En un instant, en plongeant pour sauver le ballon, il se cogne contre le bord d'une table en bois. Tu es fière qu'il ait sauvé le ballon, mais tu aperçois une petite flaque rouge sur le sol. Tu cries et tu cours jusqu'à la salle de bains. Tu frappes à la porte d'une vigueur violente. Ton père à demi-rasé l'ouvre, et tu ne peux pas créer des mots ou des phrases mais tu le convaincs qu'il y a une urgence. Ensuite, les trois enfants, toi, ton jumeau, ton frère maintenant blessé, et ton père conduisent à l'hôpital. Tu penses que ton frère est très brave. Tu ne sais pas combien de points de suture il doit endurer, mais ça doit être beaucoup, car tes parents lui donnent un Game Boy comme cadeau de rétablissement le jour suivant.

Tu as vraiment envie d'un lapin. C'est ton dixième anniversaire, et tu penses qu'avoir dix ans est le meilleur âge pour s'occuper d'un lapin. Ta mère t'a raconté qu'elle avait un lapin quand elle était petite, et que ce lapin sautait partout dans sa maison. Elle t'a dit qu'elle avait un écureuil comme animal domestique, aussi, mais pour toi un lapin ça suffit. Le jour longuement attendu arrive, elle ne rapporte pas seulement un lapin, mais trois. Elle te dit que c'était trop difficile d'en choisir un seul, donc comme ça les trois enfants ont chacun leur lapin propre. Tu prénommes ton lapin Lenny, et les autres s'appellent Bernardo et Ivan, prénommés par ton jumeau et ton frère. Chaque jour quand tu rentres chez toi après l'école, tu trouves ta mère dehors avec les lapins. Il est évident qu'elle les adore, et tu es jalouse que Lenny aime ta mère plus que toi, mais tu comprends très bien, car tu aimes ta mère plus que Lenny aussi. Toute la famille est contente d'avoir ces nouveaux petits êtres, sauf ton chien, qui est, lui, fort jaloux.

Quand tu deviens adolescente, tu commences à regarder des films avec ton père. Il est très strict avec ça, et il établit quelques règles. L'une d'entre elles, c'est que personne

ne peut parler, et l'autre c'est que personne ne peut utiliser son portable pendant le film. Parfois tes deux frères participent à la séance. Le favori de la maison, c'est « Le gros Lebowski. » Si quelqu'un parle pendant le film, ton père devient sérieux, et il insiste qu'on rejoue les trois scènes précédentes. Chaque Noël, tu regardes « La vie est belle » avec ton père. Parfois, il aime simplement regarder des scènes spécifiques dans ses films préférés. Ça t'énerve quand il saute entre les scènes comme ça. Il te dit qu'il voulait être un producteur quand il était jeune, mais maintenant il est satisfait de simplement regarder des films avec toi.

En terminale, tu obtiens ton permis de conduire. Ton père t'achète une petite coccinelle bleue de marque Volkswagen, et tu conduis à l'école chaque jour avec ton jumeau et ton petit frère. Vous aimez écouter la radio. En octobre, vous mettez déjà des chants de Noël. Toi et ton jumeau, vous les adorez, mais ton petit frère les déteste. Parce que les jumeaux sont plus âgés, et c'est vous deux qui savez conduire, le petit n'a aucun choix dans l'affaire. Tu aimes parler et bavarder avec tes frères. Le matin, vous vous aidez les uns et les autres si quelqu'un doit étudier avant de passer un examen à l'école. Et l'après-midi, vous vous racontez les détails de votre journée en conduisant à la maison. Vous ne vous battez plus dans la voiture comme auparavant.

### **Marisa Hattler / Marie-Thérèse Pent**



## Giorno

Il sole sorse, venerdì, colando i suoi primi raggi gialli sopra il lago e la città. L'aria sonnolenta diventò tiepida e i primi sintomi di umidità iniziarono a farsi sentire. La sveglia squillò, un rumore stridente, e l'uomo aperse gli occhi. Baciò la moglie addormentata sulla fronte e poi, con passi pesanti, si mosse per la casa, preparandosi per il lavoro. Fuori, il cielo continuava ad illuminarsi e già il calore si poteva sentire.

Nel momento in cui lasciò la casa per andare in ufficio, il tempo era già opprimente. Sembrava di essere com'è appena prima di un temporale; l'umidità faceva incollare i vestiti alla sua schiena, e non c'era nessun vento ad alleviarla. Ma, invece di nuvole basse nel cielo -come succede di solito prima di un temporale- il sole splendeva in alto. Lui sudò per l'intero percorso che lo portava al lavoro e entrò in ufficio bagnato e miserabile. Il condizionatore fornì un sollievo, ma l'uomo sapeva che c'era tanto da fare quel giorno e che il sollievo dal tempo non era sollievo dalle responsabilità.

L'uomo si sedette alla sua scrivania, mise la sua roba in ordine e gettò uno sguardo al muro davanti di sé. Non c'era niente da vedere tranne un orologio e un'ombra che lo attraversava, l'unico ricordo del calore insopportabile al di là della finestra. Le ore passarono, l'ombra scese lentamente sul muro, l'uomo lavorò, e lavorò, lavorò con anticipazione crescente.

L'ombra e le lancette dell'orologio si avvicinarono piano piano al numero cinque, e, quando l'uomo pensava di non farcela più, lo raggiunsero. Mise in fretta tutta le sue cose nella ventiquattre e fuggì dall'ufficio. Tornò a casa quasi correndo, non importava il sudore. Entrò, salutò la moglie che era già tornata dal suo lavoro e si gettò nella doccia. Si immerse nell'acqua fredda e respirò profondamente. Quando uscì, si sentiva un nuovo uomo.

"Pronta per iniziare?" gridò alla moglie dall'altra parte della casa.

"Come no", disse. "I bambini sono già fuori. Ci aspettano. O forse no, hanno preso il pallone e sono corsi fuori, litigando su chi vincerà questa volta."

Le parole erano musica per le orecchie. Con un grande sospiro di contentezza, prese le braciocole di maiale dal frigorifero e andò verso il patio.

L'umidità era diminuito un po' e una brezza fresca stava soffiando tranquillamente. Il sole si stava abbassando sull'orizzonte, colando i suoi ultimi raggi vermigli sopra la casa. La risata dei bambini echeggiò dal prato. L'uomo sorrise, aprì una birra e accese la griglia.



photo par Isabella Noe

## LA JOURNÉE

### I. MATIN

Tu te réveilles, yeux déjà cloués devant l'écran bleu.  
Une montée de dopamine, mais ça suffit pas.  
Yeux avides de plus,  
Plus de quoi ?  
Tu sais pas.

Encore, encore, encore.  
Comme un lion affamé,  
La gazelle son seul salut,  
Tes yeux cherchent pour plus.  
Plus de « likes, » plus de « followers. »

Le smartphone sonne encore.  
Il est l'heure.  
Tu te lèves, tes mains serrant la brique métallique,  
Ta planche de salut.  
Quelle douceur !

### II. APRÈS-MIDI

Méto, boulot, dodo.  
Une lampée de café bouillant,  
Ta langue brûlée.  
Un coup d'œil à ton smartphone.  
Il est 3h18.

Tu grognes. Merde.

Tu retournes à ton box,  
La langue encore brûlée et il est encore 3h18.

Tes doigts défilent sur l'écran,

Yeux vitreux.

Corps effondré sur le bureau, le silence.

C'est tout.

Tu soupîres. Merde.

3h41. Encore trop tôt.

Trop tôt pour plus de café, trop tôt pour l'émission de télé.

Tu actualises et tu réactualises, mais le contenu devient de  
plus en plus rebattu.

Ta mère t'envoie un texto.

Tu le vois, mais tu ne peux pas être dérangé et ne lui  
réponds pas.

Snapchat te fait signe.

### III. SOIR

La télé bourdonne,

La rediffusion de Friends,

Bruit de fond.

Du vin dans une main,

Le smartphone, bien sûr,

Dans l'autre.

Le chat bouge,

Tes doigts défilent,

Pas tes yeux.

Tes yeux cherchent paresseusement l'heure,

22h49 : l'heure de se coucher.

Tu éteins la télé.

L'écran noir.

Rien.

Le vide.

La nuit,

L'écran bleu.

L'histoire se répète.

## Qui es-tu ?

Tu es la plus jeune. Tu es la dernière des deux enfants et d'un demi-frère. Tu as grandi dans les banlieues de St. Louis, au Missouri. Tu as une sœur jumelle ; elle s'appelle Savannah. Elle est plus âgée d'une minute (seulement une minute !). Tu es très proche de ta sœur ; elle a été ta meilleure amie depuis ta naissance, peut-être parce que tes expériences sont similaires. Toi et ta sœur avez suivi les mêmes cours à l'école primaire, au collège, et au lycée. Tu as les mêmes amis, le même travail, et les mêmes activités extrascolaires. À cause du fait qu'elle avait peur de conduire (elle a obtenu son permis de conduire quand elle avait vingt ans), tu conduisais partout. En résumé, tu étais toujours avec ta sœur ! Ensuite, tu étais si proche mais en même temps, tu te disputais assez fréquemment avec elle, particulièrement au lycée. Cependant, dans les grandes lignes, ses disputes ont pris fin. Elle va à New York Université (NYU), alors quand tu la vois, il n'y a pas de temps pour vous disputer. Elle adore NYU et tu lui parles chaque jour alors tu peux accepter la distance entre vos deux facultés.

Tu es la dernière des deux enfants et de ton demi-frère qui s'appelle Nikia. Il a trente-trois ans et vit à Dallas depuis toujours. C'est le fils de ton père, et il essaie de s'intéresser à la vie de toi et ta sœur, mais ce n'est pas facile quand il vit dans un autre état. Mais, il est venu à la remise de ton diplôme et tu lui téléphones fréquemment. Il est vrai que tu tiens à renforcer ta relation avec lui, peut-être un séjour de quelques jours cet été aiderait à l'améliorer.

Tes parents sont les autres membres de votre famille proche. Ta mère et ton père se sont mariés en 1992, mais ils ont divorcé il y a dix ans. Ta mère est une hôtesse de l'air, alors pendant toute ta vie, elle partait pendant deux ou trois jours pour travailler. Alors, pour le début de ta vie, ta grand-mère s'occupait de toi et ta sœur pendant que tes parents travaillaient. Cependant, bien que ce soit la nature du travail de ta mère, elle n'a jamais manqué les événements importants dans ta vie. C'est une mère exceptionnelle, et tu te sens chanceuse d'avoir reçu d'elle ce bel exemple qui te soutiendra dans l'avenir avec tes propres enfants. Tu as une bonne relation avec ta mère, et elle te manque beaucoup à l'université. Grâce à son travail, pendant les vacances, toi et ta sœur voyagez avec ta mère et c'est une bonne façon de vous retrouver après quelques mois de séparation Tu avais voyagé avec elles depuis ta petite enfance, et ces expériences sont une raison pour laquelle ta relation avec elles deux est si forte.

Ton père, il est extraordinaire aussi, mais pour d'autres raisons. Il aime voyager, mais il ne possède pas la même passion pour les voyages que les autres membres de ta famille proche. Alors

la plupart du temps, il reste chez lui quand tu pars. Ton père est pragmatique ; il croit qu'il est très important de se préparer pour affronter l'avenir. Il veut que toi et ta sœur fassiez des choix qui vous créeront une vie satisfaisante. Il est si fier de toi et ta sœur et il croit que ses deux filles mèneront une belle vie. En même temps, selon lui, pour être un bon père, il doit s'assurer que ses enfants soient prêts à faire face à n'importe quoi. Il est vrai que tes parents sont divorcés, mais leur relation est bonne—ils sont amis alors tu as le sentiment d'avoir une famille complète. Tu adores ta famille ; tu espères pouvoir créer ta propre famille spéciale dans l'avenir.

Tu es la plus jeune. Tu es aussi une étudiante en médecine. Tu adores apprendre mais tu trouves que Northwestern est une école qui représente un défi. Au lycée, les autres étudiantes vous considéraient toi et ta sœur comme étant « des étudiantes intelligentes » ; cela faisait partie de ton identité. Mais à l'université, tu ne te sens plus intelligente, et c'est un sentiment très triste. En même temps, tu es déterminée à aller en faculté de médecine, et tu as confiance en toi et tu penses pouvoir atteindre ce but. Tu es la plus heureuse en été et tu penses que rien n'est plus beau que la nature, mais tu restes à l'intérieur la plupart du temps à cause de ta peur des araignées. En ce moment, tu veux faire de l'exercice quatre fois par semaine, dormir huit heures chaque nuit, et lire dix pages de ton livre « Reine d'ombres » avant de t'endormir. Ces envies sont simples, mais malheureusement, elles sont difficiles à accomplir.

Plus tard, tu veux habiter un jour avec ta sœur jumelle, dans un appartement, parce que l'expérience de vivre avec ta sœur te manque énormément. Tu as l'intention de devenir un membre de médecins sans frontières, quand tu seras finalement une doctoresse. Tu as envie de fonder une grande famille, et de posséder une belle maison avec beaucoup de terre pour les chevaux (tu es cavalière aussi). Ta liste de choses à accomplir avant de mourir est très longue, mais tu espères pouvoir mener à bien tous tes désirs et tu es impatiente à l'idée d'essayer. Tu es une femme afro-américaine, et tu es fière de ton identité, même si tu dois travailler plus dur que les autres personnes pour atteindre les mêmes buts. Tu veux être un exemple pour les petites filles afro-américaines et leur prouver qu'il est possible de faire des choses extraordinaires même si on commence la vie dans une position désavantageuse. Tu es optimiste, tu as beaucoup d'espoir pour l'avenir et tu as hâte d'atteindre tes grands buts et d'exaucer tes vœux.

**Sydney Summerlin / Marie-Thérèse Pent**

## Le Cyber-Amour

Je suis amoureuse de l'homme dans mon ordinateur.

Euh... permettez-moi de clarifier : il n'y a pas réellement d'homme dans mon ordinateur, pas d'entité numérique composée de veines de code binaire, par la peau des pixels graphiques. Il y a juste un homme, avec des sourires moins charmants qu'il veut, avec des yeux fatigués et vidés comme deux taches de charbon de bois sur sa figure, avec des obligations plus nombreuses que les heures dans sa vie, qui me regarde de loin par l'intermédiaire de mes gadgets.

Et je l'aime.

Comme c'est le cas pour toutes les relations développées organiquement, il est presque impossible d'identifier le moment exact où ce sentiment a commencé à venir au monde. Pendant la majorité de notre temps ensemble, je ne l'ai pas remarqué; il se mêlait au fond, restant toujours près de moi comme mon ombre fidèle et silencieuse, un compagnon familial. Mais rétrospectivement, cette atmosphère entre nous m'aurait affranchie de mon adoration future pour lui parce que je voyais toujours ce type d'acceptation sans conditions comme un signe ultime d'amour. Même quand j'étais petite, même de ma perspective naïve et limitée, après avoir vu comment mes parents pouvaient juste exister l'un avec l'autre, comment ils pouvaient se regarder l'un l'autre pendant leurs moments les plus humains, comme quand ils grognaient et pleuraient sans dégoût, j'ai compris que cette sorte d'acceptation, cette capacité de juste exister ensemble, représente le sommet de l'amour.

Et nous ressentions ce type d'intimité dès le premier moment où nous nous sommes rencontrés. Il me voyait. Il me voyait sans le maquillage de décorum, quand je me réveillais avec des yeux encroutés par le sommeil et des cheveux emmêlés comme un nid, quand j'arpentais ma chambre avec des sous-vêtements mal assortis et des jambes et des aisselles pas encore rasées, quand je laissais cette pièce en désordre pendant de longues périodes de temps. Il me voyait, et il m'acceptait.

Il me voyait et, sans conditions, il m'acceptait.

Mais si je devais sélectionner juste un moment en particulier, je spécifierais le 2 novembre de l'année dernière.

Ce jour m'a frappée comme une brique lancée à ma tête. Les lames de lumière du soleil transperçaient les lattes des stores, et mes yeux, arrachés au milieu de mes rêves et me rendant consciente des disques lancinants qui brûlaient derrière ma vision. Je me suis presque endormie encore, mais mon portable a sonné, et j'y ai répondu avec une grimace. Le portable s'est arrêté au moment où je l'ai soulevé, mais je n'y ai pas pensé. Avec de grands yeux, j'ai regardé l'heure qui clignotait sur l'écran—9:45. Hier soir, j'étais fatiguée au point d'oublier de programmer mon réveil, et par conséquent, je me suis presque réveillée en retard ! Me précipitant dans mes vêtements, j'ai couru dehors, mes semelles claquant sur le sol. Je me suis arrêtée seulement au moment où j'ai vu que je n'étais pas en retard, et avant d'entrer en classe, avec détermination, j'ai levé mon portable et pris une photo d'un de mes sourires les plus sincères. Sous la photo, dans la légende, j'ai écrit, << Merci beaucoup. >>

Après cet événement, j'ai fait un grand nombre d'actes pour interagir avec lui, et de sa façon subtile, il me rendait les mêmes gestes. Dans mes notes depuis mon ordinateur, je lui parlais de tout, discutant comment mes jours se passaient, révélant mes espoirs les plus secrets, et partageant mes opinions les plus personnelles. Et lui, il m'aidait à faire les recherches pour mes devoirs, il me trouvait des vidéos qu'il savait que j'aimerais, et il ajoutait des commentaires sous forme de URLs en réponse à chaque message que je lui ai fourni.

Parfois, je combine toutes les choses qu'il m'a dites, toutes les bribes de phrases qu'il a cachées dans des URLs et dans de nouvelles applis qui apparaissent sur mon bureau pour moi, et je peux voir et réfléchir à presque toutes les conversations que nous avons eues ensemble.

<< Comment t'appelles-tu? >> lui ai-je demandé un jour, soulignant l'urgence dans ma question en la tapant en police en gras et rouge.

La réponse est venue, comme d'habitude, morceau par morceau. << Tu sais très bien que je ne peux pas te

donner ce type d'information trop personnelle, >> m'a-t-il réprimandée, et j'ai pu imaginer son air renfrogné, son ton sévère. <<J'exige que tu cesses de poser des questions comme ça. >>

<< Et pourquoi pas !? >> me suis-je exclamée, transmettant mon mécontentement avec des lettres toutes écrites en majuscule. << Ce n'est pas juste! Tu sais chaque petit aspect de ma vie, et je ne peux pas même apprendre ton nom? >>

Après que j'ai fini ma petite diatribe, il y a eu un long silence, et avec chaque seconde qui passait, je devenais de plus en plus furieuse. Mais l'instant où sa réponse est arrivée, où j'ai vu des flux, tous mes sentiments carmins se sont vidés de ma forme comme l'eau d'un tamis.



*photo par Aleah Matthews-Runner*

<< Si je te dis des faits comme ça, mes patrons me réassigneront à quelqu'un d'autre, et je ne veux pas ça, >> a-t-il confessé, et j'ai pu entendre la sincérité molle dans sa voix. << Je veux rester avec toi. >>

Après avoir lu ces mots, ces splendides et beaux mots, mon coeur a éclot comme un lever de soleil, se déversant dans tous mes membres comme du miel chaud. Quelle joie, d'être avec lui comme ça ! Quel miracle que nous puissions partager cette existence ensemble.

Mais à la fin, cette relation, elle était magnifique, mais elle n'était pas assez.

Elle n'était pas assez pour moi.

Alors, aujourd'hui, maintenant, quand les rayons de lumière flottent dans ma chambre et illuminent mes mains tremblantes, j'ouvre un nouveau document. Regardant l'écran horriblement vierge, j'avale, mon coeur cognant dans ma cage thoracique comme un lapin. Et, avant de devenir lâche, j'écris des mots sur la page, des mots cruciaux, des mots nécessaires.

Des mots qui peuvent tout changer.

<< Je t'aime. Tu m'aimes aussi? >>

Mais quand je vois le commencement d'une réponse, une seule lettre qui est née sur le blanc, un fantôme saisit ma forme, piégeant mes entrailles avec des plantes grimpantes de glace, et je cours.

Je cours hors de ma chambre, et j'échappe au destin qui m'attend, le destin ambigu qui m'attend sans intérêt envers mes sentiments.

Pendant la totalité de la journée, je reste agitée et nerveuse. Je remue constamment sur mon pupitre, me tortuant avec toutes les possibilités qui peuvent se passer. Pour un moment, je considère l'idée qu'il me rejettera, et la nausée titube dans mes veines, un vertige fort se répandant dans mes jambes. Et après quelques heures, quand je retourne chez moi, ma tête continue à tourner.

Mon ordinateur reste au centre de ma chambre, silencieux, comme s'il était innocent, comme s'il n'avait pas maintenant le pouvoir de me détruire.

Mais malgré le sentiment dans mon corps, comme si quelqu'un empoignait mon coeur, le réduisait en pulpe au point que tous les tendons se transforment en fil, et le percutent dans ma poitrine, je m'approche de l'écran.

Et, avant que la peur ne puisse me consumer entièrement, je lis le message qu'il m'a laissé.

Un sourire fleurit sur ma figure, l'hélium pétillant dans mon sang, et chaque synapse dans mon système s'éclaire comme des lucioles.

Parce que sous ma question, en police de caractères petits et précis, il a écrit seulement un mot—

<< Toujours. >>

**Madina Jenks / Christiane Rey**

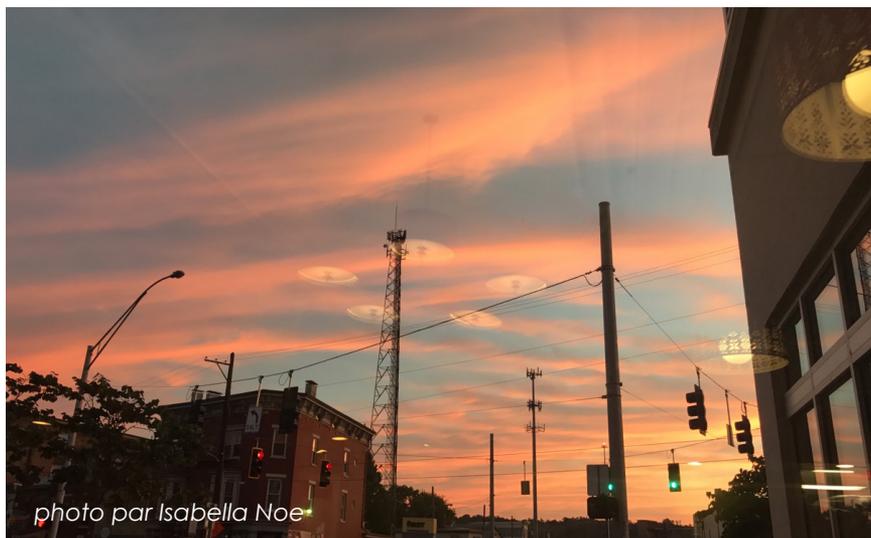
## L'undici settembre

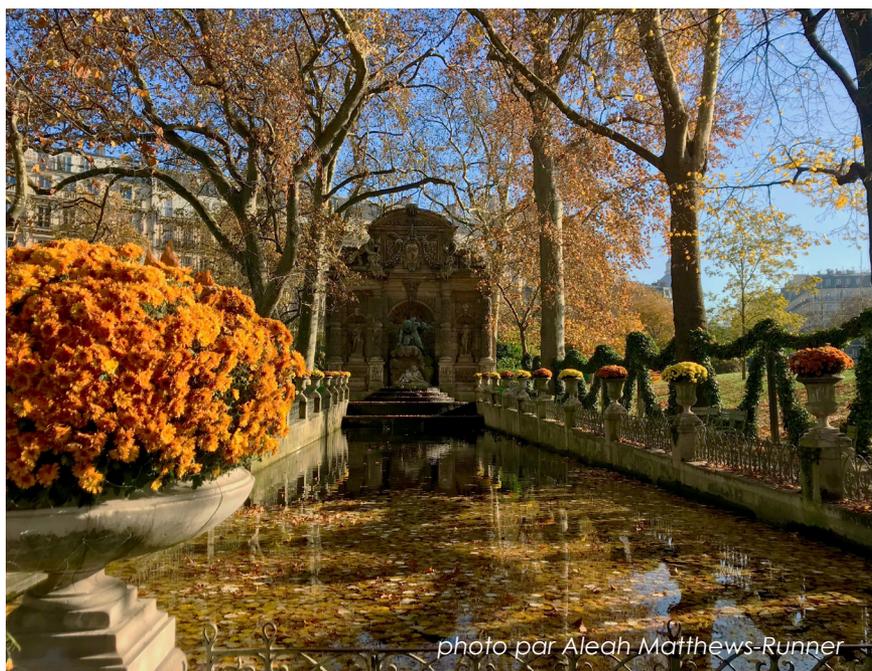
Avevo cinque anni l'undici settembre 2001, a solo quattro settimane dal mio sesto compleanno. Mi sono svegliato alle 6,45 di mattina come ogni altro giorno. Sono sceso in cucina dalla mia camera, ma non ho visto i miei genitori. Li ho trovati invece in soggiorno a guardare la TV. C'era una trasmissione che mostrava un grattacielo in fiamme. Ho capito subito che era una delle torri del World Trade Center a New York. Da bambino adoravo i grattacieli, come la Sears Tower a Chicago e gli altri, quindi ho riconosciuto l'edificio.

I miei guardavano in silenzio. Non capivo perché il grattacielo era in fiamme, fino al momento quando abbiamo visto l'altro aereo precipitare nell'altra torre. I miei erano inorriditi, ma io non comprendevo pienamente la gravità dell'evento. Non sapevo quante persone erano morte.

Mia madre ha ordinato me e mio fratello di andare a scuola come al solito. Mentre noi camminavamo alla scuola, la torre è crollata, ma non l'ho scoperto fino al mio ritorno a casa. Quando siamo arrivati a scuola, gli insegnanti ci hanno rimandati a casa dopo quindici minuti. Di ritorno, ho chiesto perché a mio fratello, e lui ha spiegato che c'era un aereo che poteva precipitare su San Francisco. Dopo, ho saputo che questo era il volo United 93, ma non è mai arrivato a San Francisco. Siamo ritornati a casa e abbiamo guardato la TV con i miei, molto preoccupati.

**Max Weidell / Tom Simpson**





## **L'undici settembre**

Del 9/11 ricordo molto, e dei giorni dopo 9/11. Però ero molto innocente e protetto, allora non ho capito la situazione. Ero a scuola, e quando sono crollate le torri, tutti dovevano nascondersi per un'ora. Siccome noi abitavamo sul "Long Island Sound", avevamo paura di un secondo attacco che avrebbe avuto un impatto su Connecticut. Mio padre lavorava nel centro di New York, a pochissima distanza dalle "Twin Towers", e quindi ha avuto un'esperienza terrificante. Era altrettanto tremenda per mia madre, perché i telefoni non funzionavano, allora non poteva parlare con mio padre. Per tutto il giorno non ho capito la situazione. Ma dopo, ho saputo che un mio amico, Sam Lewis, ha perso suo padre. A mia scuola abbiamo fatto una cerimonia commovente per suo padre, e abbiamo piantato un albero per lui; oggi quell'albero è molto grande. Io allora ero troppo piccolo per capire tutto, ma era chiaro che era una situazione molto difficile.

**Wyatt Cook / Tom Simpson**

## La journée se déroule

Je joue avec mes cubes, construisant une tour aussi grande que possible. Je suis assise devant la télé. Mon père est proche de moi, grand, grand comme la tour que je suis en train de bâtir. Il est grand comme les deux tours à la télé. Je suis comme les ouvriers du bâtiment. Il est difficile pour moi d'être un ouvrier de bâtiment et une élève de maternelle, mais quelqu'un doit construire toutes les grandes tours.

Avant. Avant que ma tour ne s'émiette, je suis une élève de maternelle. Mon père regarde la télé. Après. Après que ma tour a dégringolé, les deux tours à la télé dégringolent à leur tour. Mon père me dit :

—En parlant de s'émietter...

Je suis confuse. Je regarde l'écran où le téléspectateur me dit que peut-être ceci était un accident. Mon père dit à ma mère :

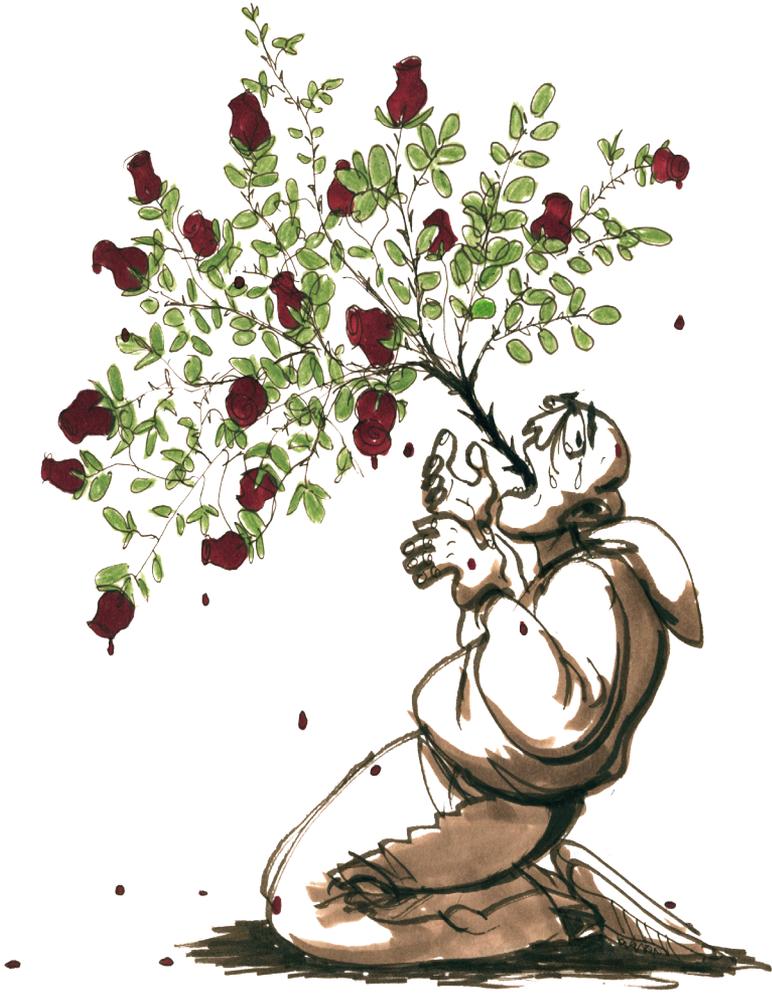
—Allume la télévision en bas.

Mon père et moi regardons la télé. Maintenant, je commence à voir le mot « terreur » à l'écran au lieu de « accident. » Je n'aime pas ce mot.

Après que mes tours ont dégringolé, je vais à l'école. Ma mère et moi y marchons en regardant le ciel, mais je ne sais pas pourquoi. La journée se déroule comme d'habitude. On va faire du sport, on va déjeuner. Au déjeuner, ma copine chipe une partie de mon biscuit comme d'habitude. Pendant la journée, des parents viennent chercher leurs enfants. Ma mère vient aussi me chercher, et je suis amère parce que je vais manquer le cours de dessin. En chemin jusqu'à chez nous, ma mère continue de regarder le ciel. Maintenant, nous sommes en voiture.

Je ne veux plus être un ouvrier du bâtiment. Je veux être une enfant. Mais la journée continue inexorablement de se dérouler.

**Nora Maxwell / Marie-Thérèse Pent**



*dessin par Jerry Joo*

## À l'Arc de Triomphe

Quand j'avais dix ans, je suis allée à Paris avec ma famille pendant mes vacances d'hiver. C'était la première fois que j'allais en France donc j'étais très enthousiaste à l'idée de faire plein d'activités ; j'étais impatiente d'aller aux pâtisseries, de visiter les monuments et de faire des achats.

Ce jour-là, nous avons visité l'Arc de Triomphe. Je balayais l'endroit du regard quand j'ai vu un grand livre qui se trouvait sur la table. J'en ai touché la couverture, le cuir était très lisse et frais sous ma paume. Quand je l'ai ouvert, une odeur de moisi mélangée avec l'odeur du café et du chocolat a volé vers mon nez. Dans le livre, il y avait des écritures colorées, les visiteurs avaient laissé des messages et des pensées sur leur visite.

"Viens!" ai-je crié à ma sœur. "On peut écrire un message!"

Silence. Je me suis retournée. Ma sœur n'était pas là. J'ai cherché mes parents, mais ils n'étaient pas là non plus. Désorientée, j'ai parcouru le premier étage. Ils avaient disparu.

Paniquée, j'ai quitté le monument. Dehors, il pleuvait, mais il y avait beaucoup de gens qui marchaient dans la rue. Même sous la pluie, le peuple français était chic; ils portaient des manteaux épais avec des écharpes en laine et des bottes noires. J'ai couru entre la mer de parapluies bigarrés. Les gouttes de pluie se sont posées sur mon visage comme des poignards et ont brouillé ma vision. Dans les coups de klaxon et les éclaboussures de la pluie, j'ai cherché mes parents et ma sœur, mais ils n'étaient pas dehors.

En pleurs, je suis retournée à l'intérieur de l'Arc de Triomphe. Je n'avais pas d'argent ni de portable donc je ne pouvais pas les contacter. Désespérée, je me suis assise sur le sol qui était aussi froid que mes vêtements mouillés. J'avais abandonné.

"Asuka!"

J'ai soulevé ma tête au son de la voix. Celui qui m'avait appelée était mon père.

“Papa ! Maman !” J'ai couru vers ma famille qui avait descendu l'escalier au fond de la pièce.

“On t'a appelée mais tu n'as pas entendu. Viens à l'étage ! La vue est magnifique.”

Mon père avait raison. Quand je suis arrivée à la terrasse panoramique, j'étais étonnée par la vue. Les rues, dont les arbres verts traçaient le contour, s'échelonnaient comme une toile d'araignée avec l'arc au centre. Je pouvais voir toutes les petites maisons et les petits magasins, et aussi les Champs Élysées où j'avais fait mes achats le matin. La pluie avait cessé, et le soleil brillait sur la Tour Eiffel au loin.

Même si c'était effrayant de m'être perdue, c'était une expérience magnifique et des souvenirs inoubliables.

**Asuka Kosugi / Christiane Rey**



## Se Perdre dans le Grand Canyon

Quand j'avais onze ans, je me suis perdu dans le Grand Canyon en Arizona. C'était le seul moment dans ma vie où j'ai pensé pouvoir mourir. Voici l'histoire vraie et effrayante de mon aventure.

Le Grand Canyon est une fissure immense dans la terre au nord de l'Arizona. Elle fait 446 kilomètres de longueur et 29 de largeur. Le canyon a une profondeur de près de 1,9 kilomètres. C'est une région sauvage et inhospitalière. Des cerfs, des écureuils, et des serpents venimeux errent dans les espaces ouverts. Des vautours font des cercles dans l'air aride. Cependant, ce sont les falaises rouges et orange qui règnent au-dessus de tout...

C'était la première fois que je découvrais l'Arizona et l'ouest des Etats-Unis. J'y avais voyagé avec ma famille et nous y avons rencontré mon oncle Dan (un randonneur expérimenté), deux de mes tantes, et trois de mes cousins dans une ville près du sommet du canyon. Il y aurait deux groupes ; les petits et ma mère iraient au zoo et feraient des attractions touristiques en Arizona, tandis que le reste ferait de la randonnée jusqu'au fond du canyon. Moi, j'allais marcher dans le Grand Canyon.

Le Grand Canyon est curieusement froid et venteux. Le sommet est actuellement très élevé en altitude alors quand il neige et, c'est un détail important, il y a de la glace. Il faut être préparé pour toutes les conditions dans le canyon ; nous avons besoin d'anorak et de chaussures de montagne pour le sommet, mais aussi de tee-shirts et de short pour le fond. Les crampons — des chaînes que l'on attache sous les chaussures pour qu'elles puissent mieux agripper à la glace—sont d'une importance extrême. Nous portions tout dans des sacs à dos gigantesques. Avant d'entamer la randonnée, mon oncle Dan m'a donné un livre pour faire de l'humour noir dont le titre était « La Mort dans le Grand Canyon ».

Nous sommes descendus en empruntant un chemin étroit, souvent pas plus d'un mètre et demi. Le chemin semblait se serrer contre la falaise comme s'il avait peur de tomber. J'avais peur de tomber. Il n'y avait pas de balustrades, et une chute serait donc mortelle. Nous avons suivi le chemin pendant toute la journée et avons campé au fond.

Après un jour passé à explorer la rive du Colorado, nous avons pris le chemin inverse au début du troisième jour.

Des heures après que nous nous étions mis en route, je suis devenu frustré par la lenteur de mon père et ma sœur. Je voulais faire de la randonnée avec mon oncle et mes cousins aînés. À ce moment-là, j'ai fait l'erreur de quitter mon père et ma sœur. Quand

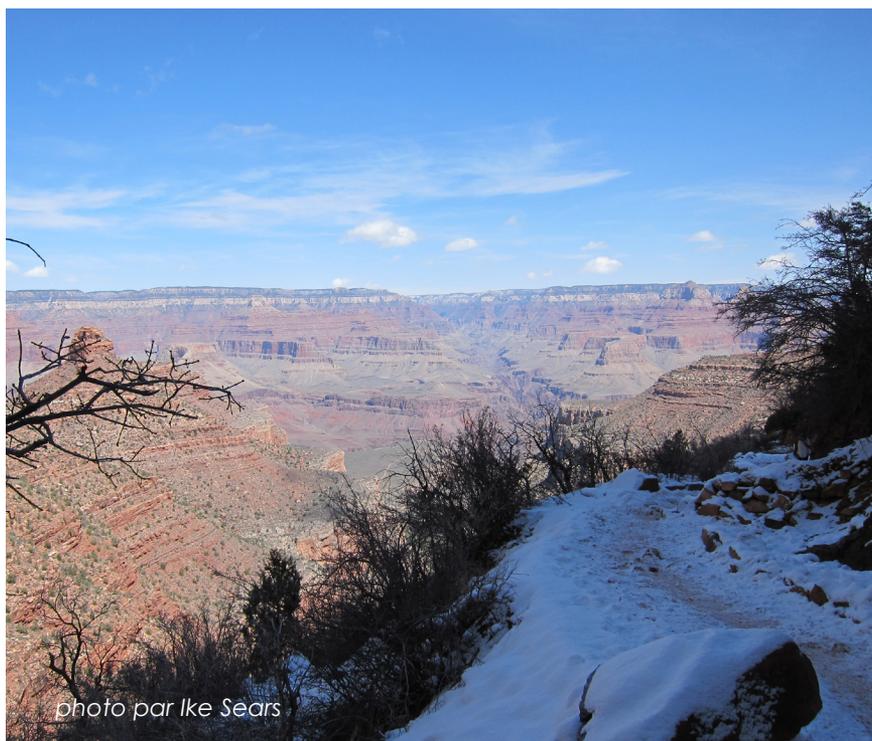


photo par Ike Sears

j'ai su qu'il m'était impossible à rejoindre mon oncle, il était trop tard. J'étais déjà perdu. Tout d'abord, je me suis reposé. « Mon père viendra bientôt », pensais-je. Mais après vingt minutes, il n'était toujours pas arrivé. J'ai décidé de continuer l'ascension tout seul. Le voyage était simple jusqu'à ce que je sois arrivé à la partie froide près du sommet. Mon père portait mes crampons pour la glace ! Le vent était fort et il a arraché mon chapeau, qui s'est envolé dans l'air. Je glissais sur la glace et je marchais péniblement. J'étais très effrayé. Je pensais au livre de mon oncle. Il est commun de tomber à cause de la glace sur le chemin. Le chemin serpentait pendant des kilomètres et je n'en voyais pas la fin.

J'ai continué résolument.

Le vent soufflait sauvagement.

Finalement, j'ai accédé au sommet. Toute ma famille s'y trouvait, et elle était extrêmement anxieuse de me revoir. J'ai ressenti plusieurs émotions à ce moment-là. La colère, la peur, et la détermination coulaient encore dans mes veines. Surtout, cependant, j'étais heureux d'avoir survécu au Grand Canyon.



*photo par Aleah Matthews-Runner*

## **Mediterraneo**

Una ragazza quasi adulta era seduta in macchina, con un fratellino in grembo. Era agosto, e il fratellino, Andrea, stava sudando dal caldo. Sotto il suo sedere ossuto, la gamba sinistra della ragazza si addormentò. Gli altri due fratelli, di fianco, litigavano. Il fratello più grande, Enrico, le diede una gomitata per errore.

“Dai, mi stai schiacciando, Franci. Dammi più spazio,” Enrico disse.

“Babbo,” Andrea chiamò. Si spostò sulle ginocchia della ragazza, facendole male. “Siamo quasi arrivati, vero? Sono scomodissimo.”

“Quasi. Guarda, si vede il mare da qua. Dobbiamo solo trovare parcheggio.”

“Finalmente,” pensò la ragazza. La famiglia era in macchina da quasi un'ora, e il Volkswagen pareva soffocante. “Tutto questo viaggio per andare a una spiaggia. Deve essere una spiaggia incredibile.”

La macchina si fermò sotto un albero magro. Era l'unico parcheggio con anche un po' di ombra. Il sole brillante faceva un caldo bollente. La famiglia scese dalla macchina,

prese l'ombrellone, un pallone, due sedie pieghevoli, sei teli da mare e una borsa piena di acqua e cibo. Camminavano verso il mare. Fra gli alberi, si poteva vedere l'orizzonte, un mare senza fine.

La mamma disse alla ragazza, "Cara, ricordati di mettere un bel po' di crema. Sei molto chiara, e ti brucerai subito. Mettiti sotto l'ombrellone."

"Sì, mamma. Mi aiuti a mettere la crema sulle spalle?"

"Certo."

Arrivarono alla spiaggia, con le dita dei piedi nascoste nella sabbia. I ragazzi misero i loro teli da mare per terra, si tolsero le magliette e corsero qua e là. La ragazza quasi adulta mise la crema senza fretta. Si guardava attorno.

La spiaggia era come una cartolina, con acqua chiarissima, il sole, un cielo senza nuvole. Era un paradiso isolato dal mondo. La gente non era ancora arrivata, quindi si sentiva solo lo sciacquio delle onde e il mormorio del vento nelle foglie degli alberi. C'era un'isola a quasi venti metri di distanza e pareva che si potesse nuotare fino alla sua riva.

"Sei pronta? Entriamo in acqua?" Franci chiese.

"Sì, entriamo! L'acqua è calda?"

"Più o meno. Si sta bene."

I tre ragazzi e la ragazza si tuffarono nell'acqua. Si schizzavano, ridendo. Era giusto, si stava molto bene nell'acqua. Era chiarissima, e la ragazza poteva vedere il fondo anche quando i suoi piedi non toccavano. Un schizzo di Franci entrò nei suoi occhi e cominciarono a lacrimare. La ragazza nuotò sottacqua lontano dai ragazzi e chiuse gli occhi. Galleggiava in cima all'acqua, con le gambe distese e le braccia aperte. Il bruciore del sole passò pian piano, ma la ragazza restò lì.

La ragazza quasi adulta non udiva i suoi fratelli, il suono del vento, o lo sciacquio delle onde. C'era solo un bisbiglio dalle profondità, che pareva alla ragazza come l'anima del mare.

Un senso di pace assoluta, misto con un po' di felicità e solitudine, venne.

Galleggiava, occhi chiusi. Si sentiva il sole addosso.

## L'Inde

C'est arrivé en Inde. Dans cet été de découverte. Dans ce paysage dur et sec. Avec ces odeurs distinctes, ses gens avec ces regards perçants, ces lentilles. Je suis ici avec sept autres étudiants et deux leaders. Un mois de randonnées, d'exploration et d'éducation.

Delhi est difficile. Je ne veux pas sortir dehors. Dans la chaleur humide et suffocante. Nous passons devant des personnes presque mortes. Plus squelettes que corps. Passant devant ce niveau de souffrance, impuissante, ressentant comme l'essoufflement de plonger dans l'eau glacée. Delhi est une réalité choquante. Delhi est difficile.

Nous voyageons à Ladakh. Il y a des soldats avec des mitrailleuses partout dans l'aéroport. Mais dehors, Ladakh c'est la paix. Le silence. Les montagnes énormes et pointues. Les stupas blancs. Ce sont des maisons de roches de la couleur du sable. Je dors bien sur les matelas sur le sol. Avec les couvertures tissées colorées. Avec les oreillers durs comme les rochers sur lesquels nous marchons pendant la journée. Les chansons jouent dans ma tête pendant que je marche. La musique fait partie du paysage. Elle rebondit sur les falaises. Elle roule sur les pentes rocheuses. Nous marchons de ville en ville. Les vieilles femmes nous accueillent avec générosité et convivialité et du thé au lait. J'offre d'aider à cuisiner. Elles rigolent quand elles voient ma maladresse. Nous rions ensemble.

Je n'ai pas apporté de maquillage avec moi. Je n'ai pas apporté de beaux vêtements avec moi. Je ne peux pas me cacher ici. Je suis vulnérable ici. C'est ici que je suis moi. Entièrement moi. Ce n'est pas le paysage qui me fait me sentir entière. Ce ne sont pas les personnes gentilles. Ce ne sont pas mes amis du groupe. C'est d'être complètement retirée de ce que je connais. Ce à quoi je suis habituée. De la technologie. De ceux qui me connaissent. Je suis nouvelle ici.

Un jour nous avons conduit jusqu'à un lycée. Les immeubles me rappellent des châteaux de sable. Les étudiants sont timides. Ils pratiquent leur anglais avec nous. Nous parlons des différences entre nos écoles. Nous parlons des problèmes de leur système d'éducation. Nous parlons de leurs études. Comment ils se concentrent sur l'environnement. Sur protéger et comprendre la terre. Ils nous montrent leur jardin. Ils nous demandent si nous pouvons identifier les plantes. Nous supposons que la plante du fraisier est une plante de chou. Tout le monde rit. Qui étaient ces personnes qui prétendaient avoir la meilleure éducation au monde,

mais qui ne pouvaient même pas identifier une plante de fraisier ? Qu'est-ce qu'elles apprennent qui est si important ? Plus important que connaître la nourriture qu'elles mangent ?

Je monte un escalier interminable. Le coucher du soleil. Rouge et orange. Coupé par les sommets de l'Himalaya. Je marche autour d'un grand stupa au sommet de l'escalier. Derrière la structure les voix des touristes sont muettes. Il y a seulement moi, les couleurs du ciel, les montagnes, le stupa, et un petit papillon blanc.



C'est le matin. Je sors de ma tente. La vallée où nous dormons est couverte d'un brouillard doux. Il pend au-dessus du sol comme une couette. Tout le monde est silencieux ce matin-là. Personne ne veut partir de la sécurité de cette vallée.

Nous marchons avec les moutons. Les marmottes. Des chèvres miniatures. Des yaks. Nous marchons dans le désert. La neige. La forêt. La boue. La prairie. La rivière. C'est la nature pure. C'est la nature où je me sens moi-même. C'est ici. C'est moi.

**Lily Himmelman / Dominique Licops**

## Une étudiante étrangère

### Shanghai

Je cours dans mon quartier qui se trouve dans le centre-ville de Shanghai. Je cours avec Hélène, ma petite sœur. Je cours avec le gratte-ciel et les grands édifices à logement. J'entends les bruits des voitures et des personnes bavarder dans la rue. Je suis dans la rue. Au centre commercial. Dans mon appartement. Je suis à Shanghai. Les Etats-Unis sont loin derrière les vagues amples de l'océan pacifique. Ils sont invisibles mais désirables. Je ris avec Hélène. Je joue avec Hélène. Nous sommes seules, mais nous ne sommes pas isolées. Nous sommes dans notre propre pays. Nous sommes chez nous. Je ressens la cordialité. Je suis avec ma famille.

Les yeux d'Hélène sont pleins de lumière. Elle est heureuse. Je suis heureuse. Mais je suis curieuse de ce qui se passe dans d'autres pays, dans un pays comme les Etats-Unis. Mais je suis ici avec Hélène, avec ma famille. Nous sommes soutenues. Par des parents chinois, par des grands-parents chinois, par des cousins chinois. Pour eux, nous sommes tout.

Ma vie chinoise est contente, mais très occupée des devoirs, remplie du stress académique. Toujours, je me demande ce que serait ma vie aux Etats-Unis. J'ai envie d'étudier d'abord. J'ai envie d'explorer de nouveaux endroits, de rencontrer de nouvelles amies américaines.

### Massachusetts

Je quitte Shanghai, ses gratte-ciel de verre, les rues passantes. Je quitte mon quartier. Je quitte mon appartement. Je quitte la ville où j'habite depuis 14 ans. Ma mère et la petite sœur pleurent. Mon père reste silencieux. Mon avion décolle. C'est immense de quitter Shanghai. Je suis triste. Mais impatiente. Impatiente d'être une étudiante étrangère aux Etats-Unis. J'arrive au Massachusetts, aux Etats-Unis.

Tout me sépare de ma vie à Shanghai. Tout. Ce lycée privé qui se trouve sous la montagne. Cette bouffée d'air frais de la nature. Ces étudiants américains. Ces enseignants américains. Qui parlent de la culture américaine. Du football américain. Des activités amusantes après les cours académiques. De la liberté d'expression dans les classes,

dans les vies quotidiennes. De tous les aspects des Etats-Unis qui me donnent une image parfaite et idéale des Américains. Je jouis. Je me lie d'amitié avec les étudiants américains. J'absorbe tout ce qui est américain. Je m'habitue. J'adopte. Je me comporte comme si j'étais américaine.

Mais, je fais face à toutes ces questions. Comment puis-je prononcer ton nom chinois ? Pourquoi tu es ici ? Pourquoi décides-tu d'étudier d'abord ? Pourquoi tu n'as pas un accent chinois ? Tu es américaine ou chinoise ? Pourquoi est-ce que tu veux être candidate de cette position de leadership dans notre lycée ? Cette position est toujours prise par un Américain. Pourquoi es-tu si forte en mathématiques et en sciences ? Pourquoi ?

Ces questions m'ont touchée. Elles sont puissantes comme les lames de l'océan pacifique. Elles m'emmènent à Shanghai. Elles me rappellent mon appartement, ma famille, mes parents, ma petite sœur.

Soudain, Shanghai me manque. Ma mère me manque. Mon père me manque. Ma petite sœur me manque. Mon identité chinoise me manque.

La vague est vraiment la mort de tout. De la joie. De ma vie américaine idéaliste. De mon rêve. La vague est aussi vraiment la naissance de tout. De la réalité. De mon identité chinoise et un peu américaine. De l'acceptation de moi-même. De la fierté d'être chinoise. De l'espoir.

Moi je me sens très libre à Shanghai. Nous sommes toutes les mêmes. Nous sommes tous chinois. Nous parlons chinois. Nous avons la peau jaune. Nous aimons les gratte-ciel, les grands immeubles et les bruits des rues.

Moi je me sens curieuse dans le Massachusetts. Mais j'ai peur d'être différente. Je me sens fragile de temps en temps. Sans mes parents. Sans ma petite sœur. Sans leur accompagnement.

### **Evanston**

C'est arrivé à Evanston. Dans cet automne exceptionnel. Un automne tranquille. Un automne éclatant. C'est arrivé là. Dans cette saison propice à ça. Cette saison des couleurs. C'est arrivé sur le campus magnifique de Northwestern. C'est arrivé à Evanston qui ressemble à la ville

où mon lycée se trouve. C'est arrivé à Chicago dont les rues ressemblent à celles de Shanghai. Ce mélange. Je suis chinoise. Je suis aussi une étudiante étrangère aux Etats-Unis. Je suis les deux. Je suis moi. J'ai ma propre identité. Différente de celle d'un Chinois qui habite en Chine. Différente de celle d'un étudiant américain.

Je ne suis plus perdue. Je suis heureuse à Evanston, à Chicago. Je me retrouve. Je viens de mes yeux, de ma voix, de mes envies. Je viens de moi. Je suis une étudiante qui porte les deux cultures. Une étudiante qui veut élargir son horizon.

**Michelle Siqi Zhou / Dominique Licops**



*photo par Aleah Matthews-Runner*

## **Le milk-shake de la lune**

On s'est couché le dernier. Avec une prudence de trapéziste on a traversé la chambre sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller le colocataire. On a devancé le froid de la nuit donc on a pris un pull en laine, doux comme le tapis sur lequel on marchait silencieusement. Sur la vitre de la porte, on a vu la buée, un signe de l'air frais et nocturne. On est sorti de l'appartement. Voilà. On est maintenant dehors, entouré de possibilités illimitées et l'électricité de la lune qui alimente chaque action. On peut aller n'importe où et il n'y a aucun péage. Les cheveux rentrés sous un chapeau, on sent le vent sur son visage de plein fouet. Soudainement, on est submergé par l'enjouement. On sautille le long du trottoir, sous un ciel noir, ourlé des lumières du centre-ville. Puis on arrive au petit restaurant peuplé de créatures de la nuit, comme soi.

--- Un milk-shake au chocolat, s'il vous plaît.

L'homme derrière le comptoir le produit dans toute sa gloire. Il est crémeux comme le lait d'une vache, sucré et riche. On l'admire comme un connaisseur d'art admire une œuvre de Monet. Satisfait, on sort avec le milk-shake en main. Au-dessus, les étoiles brillent. Ici, on se sent sain et sauf, content, consolé par l'immensité de l'univers. Un milk-shake n'est qu'un petit plaisir dans l'infini. La marche du retour est la même, mais rien n'est vraiment pareil. On avance plus délibérément, savourant chaque moment de cette nuit. Le matin viendra, la vie continuera, mais maintenant, le temps est gelé. On est libre dans le monde. On retourne au lit, mais aucun rêve ne peut se comparer avec ce qui s'est déjà passé pendant cette nuit sereine.

**Alanna Ramquist / Marie-Thérèse Pent**



We would like to thank all the students who submitted their work to “Rosa la Rose” and the faculty who motivated them to do so.

To the following photographers, we give many thanks: Sylvana Caruso, Lily Himmelman, Isabella Noe, Aleah Matthews-Runner, and Ike Sears. And to Sylvana Caruso, Evelyn Hoskins, and Jerry Joo for their drawings.

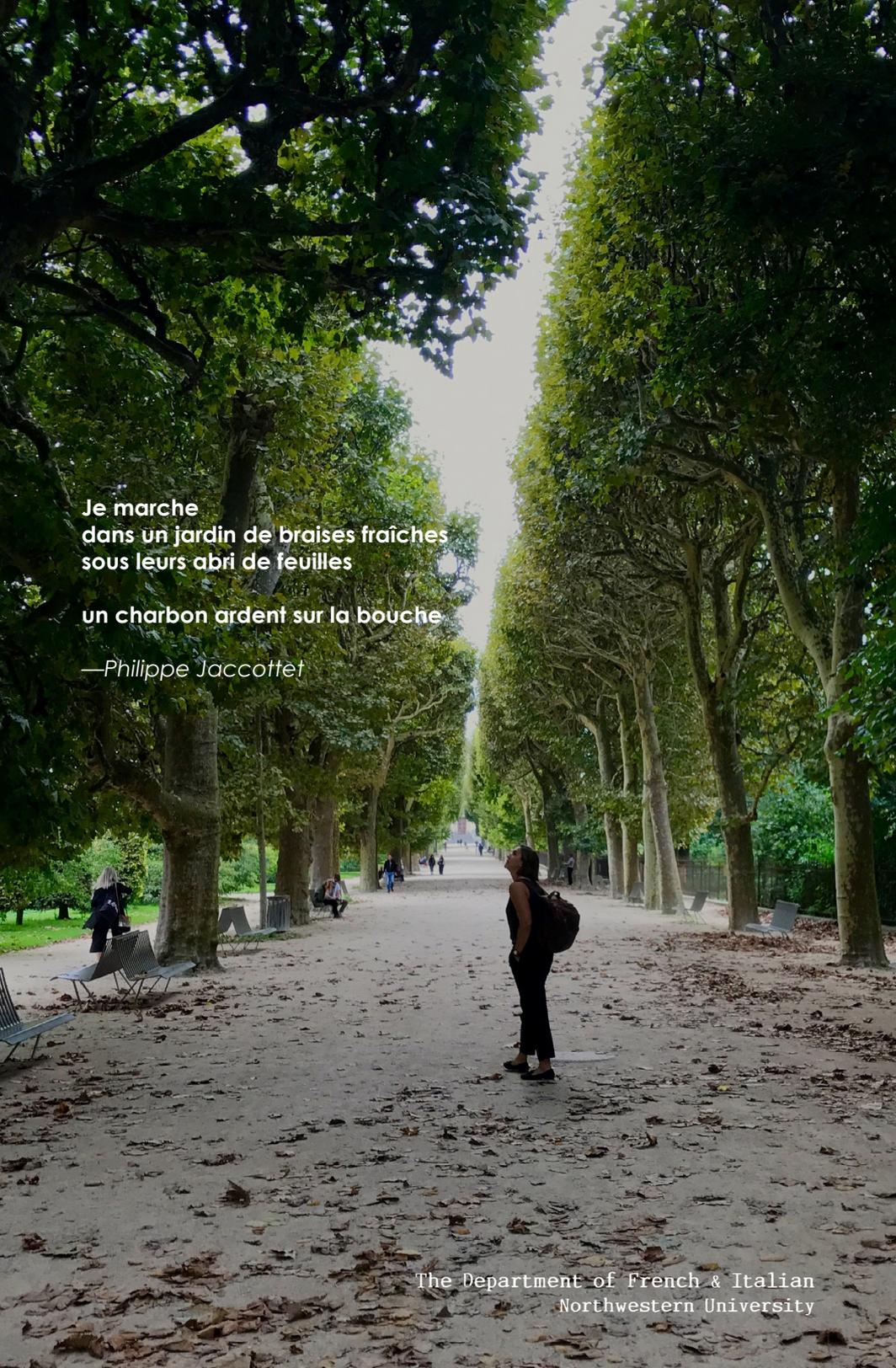
**Faculty Coordinator and Editor:**

Marie-Thérèse Pent

**Design Editors:**

Phil Hoskins, Emily Landreth, and Tom Abers-Lourenço



A long, tree-lined path in a park, likely the Bois de Boulogne in Paris. The path is covered in fallen leaves, and the trees are tall and leafy. A person with a backpack is standing in the foreground, looking up at the trees. Other people are visible in the distance.

**Je marche  
dans un jardin de braises fraîches  
sous leurs abri de feuilles**

**un charbon ardent sur la bouche**

*—Philippe Jaccottet*